38638

F

DES

GEÔLES DE LA GESTAPO

A L'ENFER

DE BUCHENWALD ET DORA

Souvenirs et Impressions
d'un Rescapé Dijonnais

AVEC LA COLLABORATION DE F. BOISSARD

ILLUSTRATIONS DE JEAN FRANÇOIS

DES GEÔLES DE

LA GESTAPO DE DIJON

A L'ENFER DE

BUCHENWALD

ET

DORA

38638

HENRI ARVET
Déporté de la Résistance
ET
F. BOISSARD

DES GEÔLES DE

LA GESTAPO DE DIJON

A L'ENFER DE

BUCHENWALD

ET

DORA

ILLUSTRATIONS DE JEAN FRANÇOIS

DIJON
IMPRIMERIE DARANTIERE
1948

Tous droits réservés

A LA MÉMOIRE

DE MES CAMARADES RÉSISTANTS,

MORTS EN DÉPORTATION

A

BUCHENWALD ET DORA

« L' « occupant » traque les habitants, prend des otages, les emprisonne et les fusille par milliers. Transportation massive de travailleurs pour contribuer à l'effort de guerre allemand, envoi continu de juifs et de résistants dans des camps d'extermination dont pas un sur dix ne reviendra. Aucune guerre au travers des âges n'a atteint encore de telles extrémités... La torture et la mort sont partout. »

Octave AUBRY.

AVANT-PROPOS

Depuis le retour des déportés, des ouvrages, des brochures et des articles ont été publiés pour faire connaître au public français la vie réelle des détenus dans les bagnes nazis et il semble que le présent travail vient un peu tard prendre place dans la documentation, qui doit être recueillie pour donner une base solide et complète à l'histoire de la Résistance.

Or, il n'a pas été possible de le faire paraître plus tôt. En effet, M. Arvet, le rescapé en question, fut obligé, à son retour en France, de s'aliter pendant plus de huit mois.

Lors de sa détention, il avait perdu trente kilos et, après avoir failli, à son arrivée à Dijon, être emporté par une septicémie, consécutive à l'infection de plaies mal soignées, et un état typhique grave, il lui fallut lutter contre la faiblesse et l'anémie, refaire les muscles d'un corps complètement squelettique, retrouver la mémoire, se réadapter à la pensée et à la vie normale.

Ce n'est donc qu'au début de 1946, vers le mois d'avril, qu'il sentit une réelle amélioration dans son état général.

Alors, il jugea le moment opportun de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu pendant sa maladie : consacrer sa convalescence à réunir ses souvenirs et ses impressions pour donner un aperçu fidèle de sa vie et de celle de ses camarades Résistants, déportés par la Gestapo.

Il y était, du reste, sollicité par ses nombreux amis de Dijon et de la Résistance, ainsi que par quelques camarades revenus de Dora.

M. Arvet est un des rares survivants des kommandos de transports de ce bagne tristement célèbre. Ceux-ci, comme on le verra dans le cours de ce récit, ont été décimés par la besogne surhumaine dont on les accablait et par la maladie. Il fallait aussi faire connaître les conditions affreuses de leur séjour et de leur extermination et M. Arvet pensait ainsi s'acquitter de ce qu'il considérait comme un devoir à l'égard de ses camarades morts à ses côtés et qu'il avait si souvent soutenus dans leur détresse.

Mais, quand notre convalescent se mit avec ardeur à la besogne et commença à rassembler ses souvenirs, il se rendit compte que le travail qu'il entreprenait serait de longue haleine, si l'on voulait en faire une œuvre de sincérité, de vérité et de vie réelle. En outre, il lui faudrait pendant de longs mois encore ménager sa santé, d'autant plus qu'il envisageait de reprendre son emploi au Service des Eaux de la ville de Dijon.

Ce sont ces considérations qui m'ont engagé, un jour que j'étais allé rendre visite à M. Arvet, à acquiescer à son désir de me voir associé à cette entreprise et c'est ainsi que je suis devenu son collaborateur.

Le présent ouvrage, qui résulte de cette collabora-

tion, n'a pas la prétention d'être complet dans la présentation des événements et des milieux, car il n'était pas toujours possible à celui qui y était mêlé d'élargir ses horizons. Néanmoins, malgré ses lacunes et ses imperfections, ce travail n'a eu qu'un but : celui d'être le reflet le plus fidèle possible de la vie d'un Résistant, qui a été ballotté par tous les événements et toutes les situations que la fatalité réservait à ses victimes. C'est donc une sorte de film du déporté et c'est peut-être ce qui lui confère une certaine originalité (1).

M. Jean François, au talent si apprécié, a bien voulu accepter d'illustrer de bois originaux quelques scènes de ce récit pour mettre encore mieux en valeur leur réalisme.

Ainsi conçu, ce dernier pourra, — et c'est notre plus vif désir, — trouver place dans le martyrologe que l'on s'efforce de dresser à la mémoire des déportés et pour que notre histoire conserve le souvenir et l'exemple du plus vaste, du plus profond et du plus admirable mouvement de notre peuple pour le maintien de ses libertés et de sa civilisation.

F. Boissard.

(1) Pour donner plus d'importance à certains chapitres, tant dans la partie régionale que générale, M. Arvet aurait pu y insérer de nombreux faits signalés par quelques-uns de ses camarades. Mais il s'y est refusé, car il avait résolu de ne faire figurer dans cet ouvrage que des événements dont il avait été le témoin ou qu'il avait vécus.

PREMIÈRE PARTIE

18 Juin 1940 — 28 Août 1943

MON ARRESTATION

CHAPITRE PREMIER

Les débuts de la Résistance a Dijon.

Juin 1940 !

Situation tragique ! Les panzer se sont rués sur nos frontières, ouvrant la route de l'invasion aux masses hitlériennes dont la marche implacable chasse vers le Sud l'énorme flot plein d'épouvante des réfugiés. Dijon, qui, depuis plusieurs jours déjà, assistait à ce lamentable exode, est aussi submergée par l'ennemi, qui exulte de faire son entrée dans notre vieille capitale bourguignonne. Son passé prestigieux, sa situation enviée aux confins d'un des plus célèbres vignobles du monde, son allure de cité aristocratique, sa réputation de capitale gastronomique sont autant d'éléments, qui signalent notre ville aux convoitises d'un ennemi jaloux et insatiable. Aussi, va-t-il la choisir pour en faire

un centre militaire et administratif des plus importants. Dès lors, réquisitions massives des édifices publics, des hôtels, des vieilles demeures historiques, des immeubles les plus confortables et des villas des quartiers neufs. Sur la plupart, flotte le hideux emblème hitlérien avec sa sinistre croix gammée.

Nos rues, nos boulevards, nos avenues sont sillonnés de convois et de groupes en armes. Nos trottoirs retentissent d'un bruit de bottes qui, loin d'affaiblir le moral de la population, la laisse indifférente à toutes les démonstrations extérieures de la force militaire allemande et fait naître ce désir de commencer cette résistance morale, qui s'amplifiera et se complétera bientôt par une organisation régionale bien conçue.

Comme beaucoup de mes compatriotes, j'ai beaucoup de raisons pour ne pas accepter, même provisoirement, la défaite et ses conséquences. La guerre de 1914 a été une dure épreuve pour ma famille ; un de mes frères a trouvé la mort sur le champ de bataille de Notre-Dame-de-Lorette ; un autre est revenu mutilé de l'Alsace et j'ai, moi-même, été blessé deux fois à Craonne et à Vailly, dans l'Aisne. Fallait-il, dès cette époque, entrer ouvertement en lutte contre un envahisseur très puissant et dont l'organisation allait permettre de faire peser sur tout le territoire occupé une surveillance draconienne ? Pour des fils téléphoniques coupés, pour des placards un peu lacérés, les conseils de guerre prononçaient la peine de mort contre leurs auteurs présumés et, de temps à autre, nous nous arrêtions

devant ces petites affiches rouges, étalant à nos regards attristés le nom d'un ou de plusieurs de nos compatriotes, qui avaient été soupçonnés et même parfois dénoncés d'avoir été coupables de ce que le nazisme qualifiait « de crimes contre les troupes d'occupation ».

Ah ! c'était le début de cette barbarie germanique qui devait aller en s'amplifiant et recourir, à mesure que l'étau des Alliés se resserrait, à des méthodes, à des procédés, à des créations, qui ont révélé, au delà de tout ce que peut concevoir l'imagination, un sadisme dans l'atrocité, jamais atteint à aucune époque de l'histoire !

Il fallait donc se contenter, à Dijon surtout, de faire une propagande anti-nazie pour contrecarrer l'influence de la Radio française, tout entière d'inspiration hitlérienne et essayer de regrouper, au hasard des circonstances, des rencontres et des conversations, les camarades, les gens de toutes conditions, en un mot, tous les bons Français désireux d'appuyer l'action des Français de Londres et de se libérer de l'emprise allemande. Ce fut la seule besogne possible pendant les années 1940, 1941 et 1942.

1943 ! La victoire allemande reçoit le coup fatal à l'Est. L'ours russe se cramponne sur le sol ravagé de Stalingrad. C'est un second Verdun qui s'affirme contre la machine de guerre allemande, plus tragique, plus colossal et plus important encore que l'autre dans ses conséquences. Le général de Gaulle, sentant le moment propice, lance des appels réitérés à la Résistance. La Radio de Londres en détermine

les moyens, trace les grandes lignes de son action. Maintenant, il n'y a plus à hésiter ; il faut agir.

En mars 1943, j'entreprends de me mettre en rapport avec de nombreux jeunes gens de la ville qui connaissent mes idées et mon activité.

Les malheureux venaient d'être désignés par le S.T.O. pour partir en Allemagne. C'est, en effet, le début d'une nouvelle offensive du Front du Travail allemand contre la jeunesse française de nos ateliers, de nos usines et de nos écoles. Et, ici à Dijon, l'Administration allemande de la main-d'œuvre est implacable ; son zèle est sans limite ; il faut obtenir le maximum de départs.

Comment arracher toute cette jeunesse aux griffes de l'occupant et aux recrutements multiples effectués pour n'oublier personne ? Le camouflage ? Les fausses pièces d'identité ? Les fausses cartes de travail ? Expédients temporaires bien fragiles qu'on peut envisager à titre provisoire. N'y a-t-il pas les filets tendus par la Feldgendarmerie et la Gestapo, susceptibles d'être aidées par l'élément collaborationniste de plus en plus nombreux dans notre région ? En outre, tous ces jeunes gens ont aussi le cœur plein d'amertume de voir notre France piétinée, brimée, dépouillée au jour le jour et ils veulent rétablir sa cause, la libérer, la faire renaître.

Je me décide aussi à établir un contact étroit avec plusieurs camarades que je savais tous gagnés à la cause de la Résistance. Notre prospection dans la ville aboutit à d'heureux résultats. Cheminots, postiers, officiers et sous-officiers rentrés dans leurs foyers, personnel sanitaire des hôpitaux, médecins,

pharmaciens, intellectuels, ecclésiastiques, sollicités par nous, n'hésitent pas, en grand nombre, à s'enrôler dans les groupes en formation. Les requis, que chacun d'entre nous cherche à connaître, viennent également grossir nos rangs. Tout va pour le mieux.

Après le recrutement des volontaires, l'organisation va prendre forme. La ville est divisée en sept secteurs : à la tête de chacun d'eux, un chef responsable. C'est à M. Désertot, ingénieur du Service des Eaux de la ville, qu'échoit le rôle de tout coordonner. Son bureau se prêtait à merveille aux prises de contact. Il recevait journellement la visite de nombreuses personnes venues là pour différents motifs personnels ; les Résistants pouvaient se mêler, sans crainte d'être suspectés, à cette foule, qui se renouvelait sans cesse.

Lui-même était appelé à chaque instant à donner des renseignements aux visiteurs, à solutionner le cas présenté et, sous ce prétexte, prospecter, décider et donner des directives pour notre organisation.

J'avais, du reste, été frappé par les allées et venues de personnes dont les visites étaient assez fréquentes et j'eus vite ma conviction faite sur la portée principale de son activité. Un jour, je lui fis part de mes sentiments à son égard. Un large sourire plein de confiance et de franchise, telle fut sa réponse. Maintenant, j'étais fixé ; la glace était brisée ; le rapprochement que j'attendais était fait et, bientôt, ce fut la collaboration dans la sincérité et la confiance jusqu'à mon arrestation.

L'action de M. Désertot a été des plus importantes dans notre région et son activité inlassable,

malgré les difficultés, les dangers et les guets-apens qui se sont dressés sur sa route.

Auxiliaire de l'Intelligence Service, spécialiste des évasions de prisonniers, il est arrêté en juin 1942 par la Gestapo, mais, après une incarcération de quarante-deux jours, il se voit rendu à son service par les occupants eux-mêmes, car ils ont besoin de sa compétence.

Il profite de cette circonstance pour se donner sans répit à sa tâche et la rendre plus féconde et plus étendue ; il se consacre dès lors à l'organisation secrète du commandement militaire de la région, au camouflage des requis, à la création d'équipes de parachutage, au sabotage des lignes souterraines et des ouvrages d'art importants, ainsi qu'à la coordination des forces de la Résistance.

Mais il est épié ; il lui faudra souvent changer de secteur et d'identité pour dépister la police allemande et se résigner à travailler avec d'autres organisations locales. Et, en septembre 1944, il participera à la libération du département avec les Forces Françaises Libres.

Aussi, son bureau fut-il, pendant toute la durée de l'organisation de la Résistance et jusqu'en Août 1943, le centre d'où émanaient les directives, les plans et les ordres concernant la lutte clandestine en Bourgogne.

Il convient de rappeler ici le rôle important joué par une jeune secrétaire dijonnaise, M^lle^ Debagnard. Depuis mars 1943, elle se chargea, non seulement de l'expédition de toute la documentation dont je viens de parler, mais aussi de la liaison, lors de

missions secrètes, avec les chefs de secteurs et les responsables de différentes organisations de la Résistance. La façon très discrète et habile avec laquelle elle se comporta dans sa tâche périlleuse, malgré la surveillance très étroite de la Gestapo, lui valut de ne pas être arrêtée ; elle put ainsi continuer, après les perquisitions et les arrestations de 1943, à servir d'agent de liaison avec les chefs qui avaient échappé à la déportation. De sa propre initiative, elle avait pu, en effet, faire disparaître à temps du bureau de M. Désertot tous les papiers compromettants.

Quant à moi, je fus désigné pour m'occuper de l'organisation du secteur sud de Dijon, quartier que j'habite depuis 1925 et que je connais bien. A cette époque, notre action ne peut être très efficace. Il ne faut songer qu'à s'organiser avec cohésion et méthode. Dans chaque secteur, on constitue des groupes et des sections. L'effectif de chacun comprend déjà environ une centaine d'hommes. Chaque élément s'occupe de rechercher des cadres et de nouveaux adhérents sous l'impulsion de son chef. Au point de vue intérieur, notre organisation est conçue comme celle des sociétés secrètes. Tous les camarades d'un groupe ne connaissent que leur chef et rien au delà. Tout le monde prend l'engagement moral de ne jamais quitter son groupe et de ne rien révéler de ce qui s'y passe, quoi qu'il arrive. Agir autrement, c'est la mort assurée.

A un moment donné, je fus chargé d'effectuer la liaison entre tous les secteurs de la ville. En effet, une fois notre organisation presque terminée, nous

sommes entrés en relation avec Paris par l'intermédiaire de M. Désertot. Ce dernier recevait la visite de M. Beuchon, grand responsable de la Résistance parisienne et correspondant directement avec Londres. Il devait s'occuper de toutes les organisations de province et particulièrement de celles du Sud de la France. Notre activité, à cette époque, ne s'étendait pas au delà de Dijon.

CHAPITRE II

Un bon coup de filet de la Gestapo.

Au mois de juin 1943, notre région va recevoir la visite d'un capitaine anglais, J.A.R. Stael, dit « Jean-Pierre », né dans les environs de Londres, marié à une Française et père d'une fillette de six ans et d'un garçon de six mois.

Il portait allégrement ses trente-quatre ans. De petite taille, avec ses cheveux châtains et son teint basané, parlant notre langue avec facilité et sans accent, il ne donnait pas l'impression d'un Anglais. Il avait suivi, en Angleterre, des cours spéciaux d'initiation à la Résistance et avait été ensuite parachuté dans notre pays en qualité de volontaire.

Sa mission consistait à organiser dans la Résistance toute la région de Bourgogne-Franche-Comté, à en assurer la surveillance et à donner les directives pour l'action. Il avait installé un poste émetteur dans un château du Jura, pour communiquer facilement avec Londres.

Le capitaine devait également inaugurer le service de parachutage dans notre région le 12 juillet

1943 avec le camarade Thuringer, de la S.N.C.F. A ce dernier incombait le soin de rechercher un terrain favorable et de recevoir les parachutes. Son choix se fixa sur la région d'Arcenans (Côte-d'Or). Et le premier parachutage a eu lieu le 13 juillet, alors que Stael était logé chez moi. La Radio de Londres lançait le message suivant dans la journée : « Nous boirons trois verres de vin rouge. » Et l'opération avait lieu vers minuit. Nous recevions des armes : mitraillettes et revolvers et surtout des plastics destinés à l'équipe de Perrigny-lès-Dijon, pour faire sauter les voies, les locomotives et les grues.

Ici se place un épisode amusant. Thuringer aurait voulu marquer la journée du 14 juillet par un feu d'artifice spécial ; le capitaine Stael s'y opposa. Mais notre ami, sans rien dire, décida de faire un essai pour intriguer les cheminots allemands. Il posa un plastic sur une locomotive en partance pour Paris. Il avait réglé la minuterie pour que l'explosion se fît vers Montbard. Mais il n'avait pas tenu compte de la chaleur dégagée par la locomotive et qui, influençant l'appareil, hâta l'heure prévue. Aussi, vers onze heures du soir, alors que la machine se trouvait à la Porte d'Ouche, une formidable détonation retentit, accompagnée de jets de vapeur et de sifflements. Nous la perçûmes depuis Chenôve. Les Boches, dont la méfiance n'était pas encore trop éveillée à cette époque, n'ont pas réagi et cet accident, sans doute fortuit pour eux, n'a pas déterminé d'enquête.

Pour effectuer ses tournées d'inspection, l'officier utilisait une voiture Renault, pilotée par un chauf-

feur qui contrastait singulièrement avec son maître.

C'était un fort et grand gaillard de trente-cinq ans environ, débrouillard, beau phraseur, d'une confiance en lui excessive et d'un allant sans réserve, assez joli garçon, plein de sève, au porte-monnaie facile, jouant au gentleman avec son pantalon de golf brun, sa chemisette à carreaux rouges et ses grosses lunettes noires.

Il répondait au nom symbolique de « Martin », se disant de Dôle. Il appartenait à la Résistance de cette ville et c'est là que le capitaine Stael l'avait connu et s'était laissé séduire par son extérieur plein d'optimisme et son dévouement sans borne à la lutte clandestine, qui n'était que simulation, et il l'avait attaché à son service.

Jouissant de toute la confiance du capitaine, Martin était devenu son confident. Il assistait à tous nos entretiens, était mis au courant de toutes les dispositions prises, de toutes les directives données et connaissait presque tous les chefs de la région Bourgogne-Franche-Comté et de nombreux membres.

Aussitôt arrivé en Bourgogne, le capitaine Stael fit un séjour d'un mois à Dijon et je l'hébergeai dans ma maison pendant tout ce temps.

Après le 14 juillet, mon hôte me fit part de son intention de quitter notre ville pour accomplir une mission dans le Jura. Mais, comme son automobile était en panne, Martin s'offrit pour aller à Dôle chercher un autre véhicule. Ce fut un garagiste, M. Damongeot, lui-même résistant, qui offrit sa camionnette à Martin et vint avec lui se mettre à la disposition du capitaine Stael.

Ce dernier quittait ma demeure le 19 juillet, à quinze heures trente.

Après avoir traversé Dijon sans encombre, le véhicule emprunta la route de Dôle. Je pensais qu'il n'y aurait aucun danger à courir pour l'officier et ses compagnons. Je les savais prudents et débrouillards. Malgré tout, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver dans cette fin de chaude après-midi un peu d'appréhension, tant la police allemande était, à cette époque, déjà active et même sur les dents.

Je vaquai à mes occupations, comme à l'ordinaire. Tout était normal. Mais, vers dix-huit heures trente, ma sonnette retentit. Mon camarade Thuringer, de la S.N.C.F., qui était mon bras droit dans la Résistance, se présente à moi tout bouleversé ; il venait m'annoncer que notre ami anglais avait été arrêté près du fort de Sennecey, après avoir été immobilisé par un barrage établi sur la route par la Gestapo.

Moment douloureux et angoissant ! Nous venions de perdre un collaborateur dévoué, qui était notre animateur. Son sort était réglé. Nous ne le reverrions plus. Notre groupe a été informé après coup que cet officier de l'I.S. s'était évadé de la voiture qui le transportait à la prison. Mais, poursuivi, il fut blessé et repris au passage à niveau de la rue d'Auxonne ; de là, il fut conduit à l'Hôpital de Montmuzard où il resta en traitement jusqu'à la fin août. Ensuite, il fut réincarcéré.

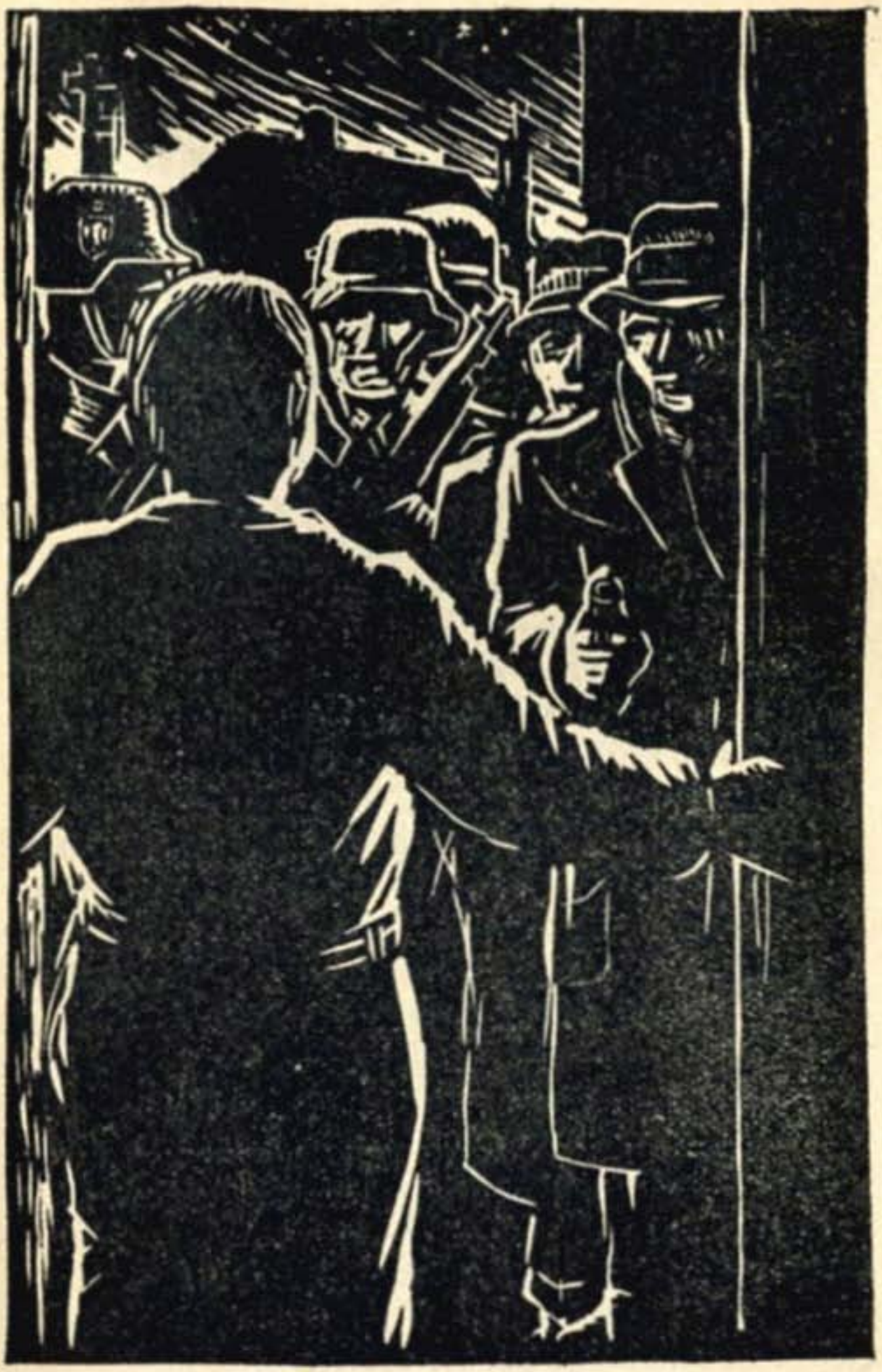
Depuis, il ne nous fut jamais possible de retrouver sa trace et toutes les recherches entreprises par le Service anglais de renseignements n'ont pu aboutir à déterminer le sort qui lui avait été réservé.

Quant à moi, quelle solution adopter ? Rester avec mon groupe ou me soustraire aux recherches ? Le moment d'angoisse passé et la réflexion reprenant le dessus, je me décide à demeurer à mon poste. Je suis sûr du capitaine et de ses compagnons ; jamais, malgré les coups et la torture, ils ne livreront mon nom et celui de nos amis communs. Je les sais décidés à tout subir plutôt que de trahir notre cause.

Relativement rassuré sur mon sort et sur celui de ma femme, car, en cas de fuite de ma part, elle pouvait être inquiétée, je me résous à passer la nuit dans ma maison et à attendre le lendemain matin avec l'espoir d'être éclairé plus complètement sur les circonstances de cette arrestation.

La nuit fut calme et je pus dormir jusqu'au matin. Mais, vers cinq heures trente, je suis réveillé par un bruit de bottes sur le béton du trottoir devant ma maison. Un groupe de huit Allemands, dont deux civils de la Gestapo et un interprète, viennent de cerner ma demeure. Coups de sonnette impératifs : il n'y aucun doute, la situation est grave. C'est elle... C'est la sinistre Gestapo qui vient, selon son habitude, cueillir ses victimes au saut du lit.

Je me précipite à la fenêtre de ma chambre à coucher pour observer derrière les volets ce qui se passe. A la vue des Boches, casqués et en armes, je dis à ma femme : « Nous sommes faits. » Quelques secondes plus tard, on frappait à ma porte. Il n'était plus possible de fuir sans être appréhendé. J'ouvre et, sous la menace de mitraillettes, ma femme et moi recevons l'ordre de nous habiller en toute hâte.



Pendant ce temps, perquisition en règle dans toute la maison selon le rite accoutumé. Mais rien de compromettant. Mes tortionnaires en sont pour leur peine. Néanmoins, c'est alors l'ordre brutal qui m'est donné de les suivre. Il ne m'est pas permis d'embrasser ma femme une dernière fois ; elle aurait dû m'accompagner, mais elle fait valoir que sa profession de sage-femme lui impose des obligations immédiates pour les sept malades qui réclament actuellement ses soins. On exige des preuves : elles sont faciles à établir. On lui déclare alors qu'elle sera momentanément laissée en liberté et devra rester à la disposition de la police allemande.

Quant à moi, je suis conduit dans une automobile en stationnement sur la chaussée et alors, en route pour la prison de la rue d'Auxonne ! Pendant le trajet, mille pensées s'agitent dans mon cerveau. Il n'y a pas de doute : cette fois, nous sommes victimes d'un guet-apens. J'ai été livré par un dénonciateur et il n'y en a qu'un qui ait pu se prêter à cette machination : c'est le chauffeur du capitaine anglais. J'ai appris dans la suite, alors que j'étais à Compiègne, qu'il était au service à la fois des Allemands et de la Résistance. Damongeot avait reçu un colis de Dôle, enveloppé dans un journal de la région ; un entrefilet de quelques lignes mentionnait que Martin avait été abattu par la Résistance du Jura après la découverte de son double jeu.

Quant à Damongeot, il fut appréhendé quelques jours après, emmené à Compiègne, déporté en Allemagne et il eut le bonheur de revoir les siens, après la libération par les Alliés.

CHAPITRE III

En cellule rue d'Auxonne.
La chambre de torture
de la rue Docteur-Chaussier.

20 juillet 1943 ! Sept heures du matin ! Splendide matinée d'été. La lourde porte de la prison vient de s'ouvrir à deux battants pour laisser pénétrer la voiture qui amenait une nouvelle victime. Vision rapide et lugubre de la cour et des bâtiments aux murs gris sale, où des centaines de nos compatriotes sont retenus dans de sombres cellules jadis réservées aux condamnés de droit commun ! Mon moral ne faiblit pas. Du cran, je sais qu'il faut en avoir, car de dures épreuves me sont réservées.

Tout d'abord, c'est la confiscation de tous les objets qui sont en ma possession. Après une fouille en règle et sans ménagement exécutée par un S.S. en uniforme, jugez de ma stupéfaction ! Je me vois introduit dans une cellule véritablement confortable, pourvue d'un lit avec sommier, draps et couvertures. Rien n'y manque : une table-bureau avec livres, deux chaises, une table de toilette, un poêle. Un air de propreté règne dans la pièce.

Encore tout étourdi par la rapidité avec laquelle mon arrestation a été opérée, je ne puis m'empêcher de me laisser aller à l'optimisme et je me dis en moi-même : « S'il en est ainsi, c'est donc la vie de château qu'on me réserve. » Alors, laissé seul, je m'assieds sur le lit et j'attends. Une heure après, retour de mes hôtes. Furieux de me voir installé sur le lit, ils me caressent la figure de quelques coups de poing bien appliqués.

Puis, je suis bousculé et jeté brutalement dans une autre cellule dont le mobilier est réduit au strict minimum ; une planche à même sur le sol, sans paillasse ni couverture, me servira de lit et, à côté, la hideuse et avilissante « tinette ». Les murs blanchis à la chaux me paraissent relativement propres. Je ne me fais pas d'illusions : c'est un local d'où l'on ne sort que pour le poteau.

A cellule spéciale, régime spécial. Chaque jour, on m'apporte au matin, une gamelle remplie d'un liquide clair qu'on baptise « soupe » et dans laquelle surnagent quelques feuilles de choux et quelques rondelles de carottes. On y ajoute trois cents grammes de pain et c'est mon menu de toute la journée. La gamelle est déposée devant la porte et il me faut l'enlever aussitôt, sinon gare à la resquille. Quant à l'eau potable, il n'en est pas question. Si j'ai soif, il y a l'eau que contient la cuvette destinée à ma toilette.

Plus tard, au bout de vingt jours, ma femme est autorisée à déposer des colis à la prison, mais ils ne me sont pas tous parvenus.

Toute sortie m'est interdite ; c'est la claustration

totale. Je vais vivre ce que je considère comme les derniers jours d'un condamné. Le silence n'est troublé que par les allées et venues de mes gardiens ou le service des détenus. Quelques bruits du dehors me rappellent que la vie continue autour de moi. Emmuré, pour ainsi dire, je n'ai plus qu'à me laisser accaparer par le tourbillon des pensées qui s'agitent dans mon cerveau. Mon passé, le destin réservé à ma femme et à mes amis Résistants, le guet-apens où j'ai été attiré, les interrogatoires que je vais subir, tout cela m'accapare et me prépare à repousser par le silence et le mépris toutes les sollicitations qui vont m'être faites, car je suis de bonne prise. On sait que je connais l'organisation de la Résistance à Dijon et que je suis en relation avec de nombreux groupes.

Aussi, chaque jour, je m'attends à subir le premier assaut et je m'y prépare. Huit jours se passent, rien. Enfin, un soir, vers dix-neuf heures, la porte de ma cellule s'ouvre avec bruit. Cette fois, je pressens que le moment décisif est arrivé. Mais, pourquoi avoir choisi cette heure tardive pour mon premier interrogatoire ? C'est sans doute que l'on compte sur la nuit pour avoir raison de mon obstination, si elle se manifeste.

Alors, je vois apparaître devant moi la silhouette de deux civils allemands. « Pas de doute, me dis-je, c'est la Gestapo. » Invité à les suivre, je pénètre avec eux dans une cellule voisine aménagée en bureau. Interrogatoire laconique et précis, qui dure dix minutes. On cherche à me faire parler sur l'identité de l'officier anglais que j'hébergeais, sur son activité,

sur les circonstances qui ont amené sa capture. Mais mutisme complet de ma part, relevé d'une pointe de dédain. De guerre lasse, mes interrogateurs n'insistent pas : « Dites la vérité, scandent-ils de leur voix sonore, c'est votre intérêt. Nous avons la facilité de vous faire parler. Réfléchissez ! La nuit porte conseil. Vous réfléchirez ! Nous reviendrons vous rechercher demain matin. » Et je suis aussitôt ramené dans ma cellule.

Triste nuit que celle que je vais passer ! Cette fois, il faut chasser toute illusion ; je suis arrivé au point critique ; je suis jeté dans l'engrenage des interrogatoires et, la torture aidant, il faut me faire parler. Je me pénètre de plus en plus de la nécessité du mutisme le plus complet. Oui, je garderai le silence ; on ne m'arrachera aucun aveu. Je suis résigné ; de toute façon, je suis voué à la mort.

Le lendemain, — ici, on respecte les promesses, — mon gardien de cellule, un soldat, se présente à sept heures trente ; il me passe les menottes et me conduit auprès des mêmes civils, dont j'avais reçu la visite la veille. L'automobile est là, dans la cour de la prison, pour m'acheminer, flanqué de mes deux tortionnaires, au siège central de la Gestapo, rue Docteur-Chaussier.

Tous les Dijonnais le connaissent et tous ont frémi à la pensée des drames qui y ont été vécus, des crimes et des machinations qui y ont été ourdis. C'est un immeuble neuf et massif, présentant l'allure d'une sorte de forteresse, avec ses cinq étages, ses larges baies uniformes et ses mûrs faits de petit appareil (en calcaire), aux assises bien symétriques.

Bâti assez en retrait de la rue, il est précédé d'une cour qui éloigne les indiscrets. Par derrière, un jardin qui communique avec un immeuble en bordure nord de la place Blanqui et qui servait de logement à la Milice, auxiliaire dévouée de la Gestapo. Celle-ci avait donc pu installer à l'aise, avec le maximum de confort, ses bureaux et ses services.

Je me revois encore arrivant devant la sentinelle à la mine patibulaire, dont la vue me crispe, traversant la cour où stationnent plusieurs automobiles et montant l'escalier où mes pas résonnent pour aboutir au deuxième étage, sur lequel donne la pièce transformée en bureau réservé aux interrogatoires. C'est une salle carrée, assez vaste ; au milieu, se dresse une table-bureau ; derrière, des S.S. en civil ; à gauche, un interprète ; près de la fenêtre, un soldat tapant à la machine ; quelques fauteuils et un tabouret réservé au patient ; sur le mur, qui lui fait face et dominant tout ce décor, s'étale un grand portrait d'Himmler, sans doute placé là à dessein pour impressionner les victimes de sa police et justifier la hideuse besogne de celle-ci.

Mon interrogatoire commence sans tarder : « Savez-vous le nom du bureau où vous vous trouvez en ce moment ? — Oui ! Je suis à la Gestapo. — Connaissez-vous le nom du Monsieur encadré là sur ce mur ? — Non. — C'est Himmler, notre grand chef vénéré. Tâchez de vous comporter avec respect en sa présence. » Puis, on réitère les questions qui m'avaient été posées rue d'Auxonne. Je continue à nier comme précédemment.

« Vous savez, poursuit un des civils allemands,

vous êtes déjà d'un certain âge. Nous ne voulons pas vous frapper, mais, si c'est nécessaire, nous possédons des moyens pour vous faire parler. » Je garde le silence. Alors, après un moment d'attente : « Eh bien ! Puisqu'il en est ainsi, nous allons descendre dans nos salles spéciales. »

Celles-ci sont aménagées dans la cave-abri de l'immeuble. On y accède par un petit couloir après avoir emprunté un escalier. A droite, une salle avec une baignoire, puis à gauche, avant la salle principale, se dresse une table à claire-voie accolée au mur, enfin, la pièce la plus importante servant d'abri pour les bombardements. Elle est soutenue par des piliers ; des bancs ont été installés dans les intervalles séparant chacun d'eux.

On m'ordonne de me déshabiller et je suis alors brutalement couché, complètement nu, le ventre sur un des bancs, les pieds et les mains solidement attachés aux piliers ; on me bâillonne la bouche avec une serviette et on me bande les yeux ; la victime est prête pour le supplice. Alors, pendant dix minutes environ, la schlague, à coups rythmés, accomplit sa besogne pour démoraliser le patient ; mon corps n'est plus que plaies et meurtrissures des pieds jusqu'au cou ; le sang coule ; je me rends compte que je ne suis plus qu'une loque, mais la volonté me reste ; les supplices ne peuvent l'atteindre.

Alors, je subis un nouvel interrogatoire ; mêmes questions que précédemment. Même silence de ma part, qui crispe mes tortionnaires. Me croyant assez naïf et assez affaibli pour me laisser prendre à leur jeu, ils m'exposent avec un luxe de détails précis tout

ce qui s'est passé avant mon arrestation et je suis obligé de constater que tout est exact et puisé à bonne source.

Puis, je suis de nouveau conduit au deuxième étage dans le même bureau. Assis sur un tabouret, les menottes aux mains, l'interrogatoire reprend jusqu'à midi environ. Un procès-verbal, relatant tout ce qui m'a été dit par mes bourreaux, est alors dactylographié.

Puis, de midi à quinze heures, interruption. Je suis alors redescendu à la cave, pieds et poings liés, ficelé comme un saucisson. Je suis attaché à un anneau ; il m'était impossible de faire un mouvement. Supplice terrible, qui rendait plus cuisantes les douleurs provoquées par mes plaies et qu'on ne peut oublier.

Restaurés par un bon déjeuner et persuadés sans doute que ce supplice aurait raison de mon obstination, ces spécialistes de la torture me remontent au bureau du deuxième étage, et, jusqu'à dix-neuf heures, je continue à être harcelé de questions. Mon attitude négative les comble de rage. Par la façon dont cet interrogatoire est dirigé, je me rends compte que la Gestapo veut surtout être fixée sur l'identité du capitaine anglais, sur les circonstances de notre rencontre et les raisons de sa présence à Dijon.

Son insistance est tellement agaçante, les faits qu'on me révèle tellement précis, que la colère me fait départir de mon calme et que je ne puis m'empêcher de leur crier à plusieurs reprises : « Les salauds ! » — « Soyez poli ! » rugit un S.S. furieux,

les yeux exorbités, et quelques bons coups de poing me rappellent à la réalité.

Il est temps de me ramener à la prison. « A la prochaine ! » me dit-on, au moment de regagner ma cellule. Et de nouveau, les ténèbres m'enveloppent de toutes parts. Maintenant, je ressens plus vivement les douleurs causées par mes plaies multiples. J'essaie de m'étendre sur la planche qui me sert de lit pour prendre un peu de repos et je me couche sur le ventre, mais c'est une position que je ne puis garder longtemps, et je suis obligé, de temps à autre, de me mettre à genoux, pour me procurer un peu de soulagement.

Trois jours plus tard, alors que mes plaies commençaient à se cicatriser, un matin, à la même heure que précédemment, je reçois la visite des mêmes policiers et je suis transporté de nouveau au bureau du deuxième étage de la rue du Docteur-Chaussier pour y subir un nouvel assaut.

J'apprends tout d'abord que je suis condamné à mort, mais avant mon exécution, il faut me faire parler à tout prix.

Comme je reste muet : « Ce que vous avez reçu la première fois, me dit-on, n'est rien... Si vous persistez à nier, vous serez descendu dans la cave où des supplices plus durs vous sont réservés... Oui, vous y crèverez dans la cave ! » ajoute un des policiers, en se plantant raide devant moi.

Malgré ces menaces, je résiste et, une demi-heure plus tard, je me retrouvai à la chambre des tortures. Cette fois, malgré ma résolution, je ne puis m'empêcher d'être saisi par l'appréhension de ce qui m'at-

tend. Ma pauvre chair frémit et je ne puis maîtriser ce sursaut de la nature et de l'instinct.

Alors, je suis ligoté, complètement nu, sur une planche, une serviette dans la bouche. On me frappe la poitrine et le ventre avec une sorte de raquette garnie d'épingles. A chaque coup, le sang gicle. Puis, ce premier supplice achevé, je suis détaché, conduit dans une salle voisine et jeté dans une baignoire remplie d'eau glacée. Un de mes bourreaux me tient la tête sous l'eau juste assez pour éviter l'asphyxie. A chaque fois qu'il la sort, il me somme de parler et, devant mon silence, cette épreuve se répète une quinzaine de fois.

Il ne manquait, pour couronner cette séance, qu'un peu de raffinement. Il était prévu. Au sortir de la baignoire, je fus empoigné brutalement et maintenu debout pendant qu'un des Allemands, de sa main brutale et haineuse, me frotte la poitrine déchirée par les coups d'épingles avec un tampon imbibé copieusement d'alcool à X degrés.

Supplice horrible et inoubliable sur la cruauté duquel il est inutile de s'étendre. C'est de la pure tradition nazie.

Pendant tout le reste de la journée, je suis soumis aux mêmes interrogatoires que pour la première séance. La Gestapo, cette fois, veut savoir à tout prix avec qui l'officier anglais avait été mis en liaison et quelle ville il devait gagner le jour de son arrestation. Silence complet de ma part. Finalement, pour les narguer, je leur déclare : « Vous m'avez arrêté trop tôt ; aujourd'hui, rien n'est encore organisé. »

Puis, à la tactique brutale succède une attitude

destinée à me mettre en confiance : « Pourquoi êtes-vous entré dans la Résistance ? » me dit-on. Pas de réponse. « Oui, nous le savons, vous êtes un bon Français ; vous travaillez pour votre pays... Nous aussi, nous devons travailler pour le nôtre. » Je fais semblant de ne pas entendre ; l'interrogatoire cesse, car c'est l'heure de déjeuner. La victime est alors redescendue à la cave, ligotée et attachée à un anneau fixé au mur jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Puis, jusqu'à sept heures, la séance continue avec le même rite qu'avant. Ma patience et ma résignation sont à bout. A un moment donné, un policier me fixe, me jetant un regard qui s'efforce de me témoigner de la pitié. « Alors, me dit-il d'une voix moins brutale, vous n'aimez donc pas les Allemands ?... — Les Allemands ? répondis-je, non seulement je ne les aime pas, mais je les hais. »

La réplique ne se fit pas attendre. Mon interlocuteur s'empare aussitôt d'un tampon-buvard et me le lance violemment à la face, brisant mes lunettes.

Ce soir-là, j'étais tellement affaibli, qu'il a fallu me porter jusqu'à la voiture qui devait me ramener rue d'Auxonne et je me souviens même qu'une personne de Dijon, passant par là à ce moment, s'est arrêtée pour me regarder, apitoyée par mon état.

Je croyais en avoir fini avec la Gestapo. Je me trompais, car son enquête n'était pas terminée. Aussi, trois jours après, à la même heure, avec la même durée et le même processus, je subis un nouvel assaut. Cette fois l'interrogatoire allait porter

sur l'organisation de la Résistance et sur les parachutages.

Mon silence me vaut de nouveau d'être descendu à la cave dans la chambre des tortures. Cette fois, je suis solidement attaché à plat ventre sur une claie maintenue à une certaine distance du sol. Alors, un S.S. s'empare d'une bougie allumée, puis, successivement, il me brûle la chair à quatre endroits différents dans le creux de l'estomac ; la douleur est atroce, car les brûlures sont profondes et, aujourd'hui encore, j'en porte les cicatrices.

Pendant tout le temps que dure le supplice, on me donne des détails sur les parachutages. Mais j'ai la grande joie de constater que les renseignements fournis à la Gestapo ne sont pas exacts. Après cette séance infructueuse, il n'y avait plus qu'à me ramener dans ma cellule et à renoncer aux interrogatoires.

J'étais, du reste, résigné ; maintenant, je n'avais plus qu'à attendre la mort. Quand viendrait-elle ? sans doute bientôt, car il n'y avait plus rien à tirer de moi. Quand le camion qui me transporterait au stand de Montmuzard se mettrait en route, je pourrais encore pendant quelques minutes apostropher mes bourreaux et leur montrer qu'un Résistant n'a pas peur de mourir ; ce serait ma revanche...

Les jours passent, toujours rien. Est-ce que, par hasard, on m'aurait oublié ? Vers le 25 août, à dix-huit heures, la porte de ma cellule s'ouvre. Je suis intrigué. Que se passe-t-il ? Pourquoi cette visite inaccoutumée ? C'est encore la Gestapo.

Alors, je suis introduit dans une cellule voisine de

la mienne, sorte de bureau sommaire et je subis un nouvel interrogatoire. Il est nécessaire, pour achever sa mission en ce qui me concerne, que le Service de Sécurité allemand puisse obtenir de moi quelques précisions sur la Résistance dans l'Auxois. On me demande si je n'ai pas un frère qui s'en occupe et, comme je nie, on me répète avec les détails les plus précis la conversation que j'avais eue à ce sujet avec l'officier anglais en présence du chauffeur Martin.

Puis, après m'avoir dit, avant de me quitter : « Vous réfléchirez, la nuit porte conseil », mes visiteurs me ramènent dans ma cellule. Ils me déshabillent sans aucun ménagement, me passent une corde à chaque poignet et me suspendent complètement nu aux barreaux de la lucarne de ma cellule, la plante des pieds effleurant à peine le sol.

J'ai vécu, cette nuit-là, un affreux cauchemar. La douleur et la fatigue, qui brisaient mes muscles, provoquèrent bientôt une sorte d'engourdissement de tout mon être ; insensiblement, je perdis connaissance et ce fut l'évanouissement.

Le lendemain matin, je suis réveillé à coups de cravache, me retrouvant étendu sur la planche de ma cellule sans savoir dans quelles circonstances j'y avais été déposé.

Maintenant, de nouveau accaparé par la solitude, revivant par le souvenir ce dernier interrogatoire, j'ai la conviction que Martin nous a trahis et je tremble à la pensée que d'autres camarades, dont il connaissait l'activité dans la Résistance, ont peut-être aussi été arrêtés et que notre organisation est décapitée.

CHAPITRE IV

En route pour Compiègne.
Une évasion bien combinée.

Deux jours se passent dans l'attente d'autres événements. Or, le 27 août, dans l'après-midi, la porte de ma cellule s'ouvre. Un soldat boche se présente, me fait sortir et me colle la figure contre le mur du couloir. Que se passe-t-il ? Pourquoi ce cérémonial bizarre ? Car je viens de m'apercevoir qu'un autre détenu est à quelques mètres dans la même position que moi.

Comme notre gardien s'est absenté, je m'approche de ce camarade de misère et je lui demande ce qu'on allait faire de nous : « Ne t'en fais pas, me dit-il, nous sommes appelés à quitter Dijon pour être dirigés probablement sur Compiègne. »

Cette parole produisit un véritable choc dans tout mon être. Comment ? Moi, qui me savais condamné à mort, qui m'attendais à tout instant à être fusillé, j'allais pouvoir vivre encore quelques semaines, peut-être quelques mois ? Les événements pouvaient se précipiter, la guerre s'accélérer, ce

serait alors la libération ou même la possibilité d'une évasion. Non ! tout n'était pas fini. Le réconfort, l'espoir et un regain de vie formidable s'emparaient de moi, tant j'étais pour ainsi dire ranimé par ce coup de théâtre...

Une heure après, sous le coup de cette grosse émotion, je suis conduit dans une pièce que le langage imagé et sarcastique des détenus a baptisée du nom de « volière ». C'est une salle assez vaste, d'aspect moins austère que les cellules, garnie de paillasses, où l'on réunit tous les détenus en instance de départ.

Est-il possible de décrire l'immense joie qui me pénètre à la vue de camarades d'infortune ? Quoi ? j'allais donc pouvoir enfin parler, me détendre, jeter mes regards sur des visages amis, reprendre goût à la vie pour lutter encore, s'il était nécessaire ! J'allais pouvoir respirer un air plus salubre, contempler le bleu du ciel, revoir la verdure, en un mot, échapper à cet emmurement, qui avait duré un mois et demi !

C'est alors la prise de contact entre détenus. Pas besoin de présentations. Tout le monde cherche à savoir les raisons pour lesquelles chacun de nous séjourne ici et cela suffit pour entrer en matière. Je retrouve dans cette salle quelques camarades résistants de Dôle : Damongeot, Prudent, Seurot, etc... Cette rencontre en ce lieu suffit à nous donner la preuve irréfutable de la trahison de Martin. Je me rends compte, en outre, que beaucoup ont été pris dans des rafles ou incarcérés pour des bagatelles et, de plus en plus, j'acquiers la conviction que j'ai de la chance de m'en tirer à si bon compte. Heureu-

sement que j'ignorais ce que le destin me réservait !

Après une nuit passée à dormir plus confortablement que dans ma cellule, je suis réveillé à sept heures et les Allemands distribuent à tous les occupants de la « volière » du pain et du fromage ; c'est le viatique pour le voyage. Puis, tout le monde descend dans la cour de la prison où stationnent des camions entourés d'une vingtaine de soldats en armes.

Nous sommes alors répartis dans les véhicules et en route pour la gare ! Ah ! avec quels yeux pleins d'affection et d'espoir je revois mon cher Dijon ! Les rues commencent à s'animer et je cherche si je peux rencontrer sur notre parcours un visage ami, tant j'éprouve de plaisir à traverser la ville encore une fois par cette belle matinée d'août.

Notre arrivée en gare ne passe pas inaperçue. Les gens, qui stationnent dans la cour d'honneur ou dans les salles d'attente, ont vite fait d'identifier le convoi. Leurs fronts s'assombrissent aussitôt ; l'anxiété gagne leurs visages et l'on se sent réconforté par cette sympathie muette, plus éloquente que toutes les démonstrations. A ce moment, un cheminot qui s'était approché de nous me reconnaît. Je puis alors lui demander de prévenir ma femme que je partais probablement pour Compiègne.

Le train qui doit nous emmener stoppe déjà sur un des quais. Quelle chance ! on nous a réservé des wagons de voyageurs. Nous sommes huit par compartiment, y compris notre gardien. Dans le couloir, est allongé par terre un homme paralysé. Je me trouve en compagnie du docteur Robert, de Charlieu,

qui a subi un régime de tortures analogue au mien. Notre installation est vite faite, car nous ne sommes pas encombrés par les bagages. Mais, il est huit heures ; le train démarre. Un dernier coup d'œil sur la ville. « Oui, au revoir, Dijon ! Au revoir ! » Hélas pour beaucoup d'entre nous, cet au revoir devait être un adieu.

Maintenant, le convoi file en direction de Paris ; les gares se succèdent ; le paysage défile avec sa variété, mais nous n'y sommes pas très sensibles. Nous sommes surtout retenus par le contact que nous nous efforçons d'avoir avec notre gardien pour le mettre en confiance.

Extérieurement, il donne l'impression d'une bonne pâte, sans tempérament ni caractère bien définis. Il nous garde, parce que c'est la consigne, mais il manque de zèle et surtout de clairvoyance.

Bientôt, la conversation s'engage, c'est chose facile : il parle un peu français ; quelques-uns d'entre nous baragouinent quelques mots d'allemand. Du reste, il tient à nous persuader qu'il est Autrichien, croyant sans doute que c'est un titre suffisant pour gagner notre sympathie.

Enfin, chacun lui répète que nous ne voulons lui causer aucun ennui : « Tu ne risques rien avec nous, lui dit-on, tu peux être tranquille ; nous ne songeons pas à nous évader. »

Rassuré sur nos intentions, l'Autrichien se met à l'aise, dépose même son fusil dans le filet et s'installe confortablement pour dormir. Nous sommes à peu près à mi-chemin de Paris.

La conversation continue entre nous. Trois

camarades, dont je n'ai pas retenu les noms, songent alors à tenter une évasion en cours de route, lorsque la nuit sera tombée. « Jamais, dit l'un d'eux, nous ne retrouverons une occasion plus favorable : un gardien sans méfiance, une portière qui n'est pas condamnée, un compartiment qui est isolé ; ce serait naïf de ne pas en profiter. » L'un d'eux en est à sa quatrième évasion, d'abord comme prisonnier, puis comme civil ; c'est un homme averti.

Malgré mon désir de me joindre à eux, j'hésite à le faire. Je suis hanté par l'idée de représailles qui pourraient s'abattre sur ma femme gardée à vue et restant à la disposition de la Gestapo de Dijon. Si jamais elle était incarcérée et emmenée en Allemagne, ce serait sa mort. Mes compagnons s'inclinent devant ma décision.

Maintenant, on ne parle plus qu'à voix basse et d'une façon entrecoupée. Chacun semble se recueillir, essaie de somnoler ; le voyage commence à devenir long et pénible ; la nuit s'abat sur la campagne.

Nous approchons de Paris. Notre convoi emprunte le chemin de fer de grande ceinture ; ici, pas d'évasion possible, mais la nuit maintenant est épaisse. Le train se dirige vers Creil. Attention ! il va être obligé de ralentir avant d'entrer en gare ; ce sera le moment de s'exécuter.

Notre gardien, qui ne se doute de rien, sommeille béatement. Chacun des intéressés se tient prêt ; on a l'impression que la vitesse du convoi commence à diminuer. L'heure décisive est arrivée : un des intéressés se tient près de la portière pour déclencher le loquet et lui permettre de l'ouvrir d'un seul coup.

Cette fois, le ralentissement devient effectif. Un coup d'œil et nos trois camarades, d'un bond vigoureux, s'élancent, sautent sur le ballast et se glissent entre les rames de wagons en stationnement sur les voies, au milieu d'une nuit profonde.

Mais le bruit produit par leur évasion réveille le Boche endormi ; c'était prévu. Pour retarder la poursuite, je devais simuler un profond sommeil et étendre mes jambes en travers des banquettes.

Aussi, quand notre dormeur dupé se rendit compte de la réalité, il lui fallut d'abord prendre son fusil suspendu dans le filet et enjamber l'obstacle que je lui dressais avec mes jambes. Nos évadés étaient déjà loin, quand il donna l'alarme et le train stoppait en gare.

Tout se passa ensuite en allées et venues le long du convoi et en discussions sur le quai entre les gradés responsables de celui-ci.

Puis, nous repartons. Notre gardien n'a pas l'air de s'émouvoir de cette fuite : « Camarades partis, nous dit-il, moi égal ! » Le voyage continue et nous arrivons à Compiègne vers six heures du matin.

Le convoi est alors formé en colonne par cinq et dirigé vers le camp d'internement installé à la sortie de la ville dans une caserne que longe en partie la route de Paris.

DEUXIÈME PARTIE

28 Août — 13 Décembre 1943

AU CAMP DE COMPIÈGNE

CHAPITRE PREMIER

Le camp et son fonctionnement.

A l'entrée du camp, un drapeau hitlérien flotte à l'extrémité d'un mât.

Pour y pénétrer, il faut d'abord franchir une grande porte d'environ cinq mètres de large, flanquée de deux sentinelles, détachées par le poste de garde situé à proximité et dont le service était assuré par quatre-vingts soldats allemands.

Et ce n'est qu'après avoir traversé le système protecteur du camp, passé par une nouvelle porte que l'on parvient dans la zone réservée aux détenus, venus de toutes les régions de la France.

Tous les bâtiments occupés par eux sont de construction récente et ne comportent qu'un rez-de-chaussée. Chacun comprend environ douze chambres donnant toutes sur un couloir ; elles peuvent abriter

cinquante, quatre-vingts ou même cent personnes, avec deux rangs de lits superposés, pourvus de paillasses et de couvertures.

Le camp est divisé en quatre parties : camp A, le plus important avec neuf bâtiments, réservés aux hommes ; camp C, ensemble de cinq bâtiments, où sont rassemblés les détenus désignés pour l'Allemagne. Puis le camp des femmes avec quatre bâtiments, séparé du camp A par un système de barbelés, devant lequel on avait dressé des planches pour empêcher toute communication. Mais, quand les S.S. n'exerçaient pas leur surveillance, il était facile de communiquer par les interstices des planches. Enfin, le camp des Américains.

Nous pouvions les apercevoir, mais il était impossible d'établir aucune liaison avec eux. Nous savions qu'ils étaient mieux traités que nous et, pour eux, les visites étaient autorisées deux ou trois fois par semaine.

Chaque bâtiment était doté d'un lavabo et une seule cuisine assurait le service des trois camps.

Au centre, une immense cour avec pelouse où les détenus pouvaient se promener en toute liberté, bavarder à l'aise sans surveillance et échanger leurs impressions. Quel contraste avec les jours vécus en cellule avant l'arrivée ici, au point que certains camarades, avec une ironie empreinte d'un peu d'amertume, s'écriaient : « Mais, c'est un vrai paradis ! »

Tout cet ensemble était entouré d'un système protecteur très puissant, établi entre le mur de clôture de la caserne et les bâtiments. D'abord un cordon

de barbelés de trois à quatre mètres de haut et de deux mètres cinquante de large, puis un chemin de ronde et un nouveau cordon de barbelés.

Sur tout le pourtour, de nombreux miradors plus ou moins rapprochés où sont installées deux sentinelles avec des mitrailleuses et des projecteurs. Le chemin de ronde est sans cesse parcouru, jour et nuit, par des gardiens escortés de chiens policiers bien dressés. La nuit, tout le système est éclairé par des phares très puissants avec faisceaux lumineux conjugués.

Il était absolument impossible de s'évader, quoique le camp soit situé au sud de Compiègne, joignant dans sa partie nord un faubourg de la ville avec de jolies maisonnettes et des jardins et longeant la route de Senlis-Paris sur environ cinq cents mètres. Au sud, c'était la campagne et ses cultures et, à l'est, à cinq cents mètres environ, la belle forêt de Compiègne.

La vie d'un interné de Compiègne était momentanément supportable, car l'Administration allemande semblait avoir mis une certaine coquetterie à pourvoir le camp de tout ce qui était nécessaire à son bon fonctionnement et voulait sans doute masquer le régime horrible qu'elle réservait aux détenus, une fois leur arrivée en Allemagne.

Il semble qu'on veuille nous donner l'impression que nous sommes chez nous et entre nous. On voit très rarement les officiers chargés du camp, car ils logent en ville. Il n'y a qu'un seul bureau officiel : celui des effectifs, avec de nombreux fichiers tenus par des Français.

Tout ce qui s'y fait doit être secret. Cependant, nous avons pu savoir par eux que tous les Résistants étaient signalés à l'attention par des croix, de une à quatre, selon l'importance des détenus.

Quant aux services, ils sont nombreux et rien n'a été négligé pour que le séjour dans le camp ne nous pèse pas trop.

Au premier plan, tous ceux qui doivent assurer la propreté de celui-ci et l'hygiène des déportés : lavabos, douches, salons de coiffure.

Les cuisines, sous la responsabilité d'un chef cuisinier français, sont tenues très propres. La préparation des aliments y est soignée ; on ne fait appel à la main-d'œuvre du camp que pour l'épluchage des légumes.

On n'a pas oublié l'installation d'une cantine ; elle n'était pas très bien ravitaillée, mais c'était un appoint intéressant pour celui qui recevait de l'argent de sa famille, car les mandats télégraphiques étaient autorisés avec maximum de cinq cents francs par mois.

On a aussi créé, avec ouverture réglementée, une bibliothèque et une salle de lecture. Là, nous pouvions consulter revues et livres français naturellement acceptés par la censure. Beaucoup de livres d'histoire et de géographie voisinaient avec les œuvres de Voltaire et de Victor Hugo.

Un local est aménagé en salle de spectacle. De temps à autre, on y donnait des séances récréatives avec audition de violon et d'accordéon, ainsi que des saynètes comiques. Ces réunions étaient aussi très souvent utilisées pour des conférences sur des

sujets très variés : histoire, géographie, médecine, etc..., au hasard des compétences.

Je me souviens d'avoir assisté à d'intéressantes causeries sur les colonies, la fabrication du gruyère, la tuberculose, le cancer, les maladies vénériennes, etc...

Le service médical avait été également prévu. Une infirmerie fonctionnait avec chambres et lits pour malades, sous la direction d'un médecin français, contrôlé par un major allemand, qui venait chaque jour pour la contre-visite. Peu de médicaments et même régime alimentaire que tout le monde.

C'est là que le lendemain de l'arrivée ou, au plus tard le surlendemain, se passait la visite d'internement, successivement par les deux médecins. Elle était assez détaillée. On demandait à chacun s'il avait eu des maladies ou s'il était atteint d'infirmités. Certains étaient à ce moment reconnus inaptes et cette situation pouvait retarder leur départ en Allemagne ; je crois que j'en ai bénéficié, mais je n'en ai pas eu la certitude.

Il existait aussi un local disciplinaire : c'était le Mittar. On y enfermait les auteurs de blagues et surtout ceux qui étaient sortis à l'intérieur du camp après l'heure réglementaire. La peine variait de deux à huit jours. Le réfractaire était soumis au régime alimentaire ordinaire, mais on lui rasait les cheveux.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que la marche de tous ces services est assurée par des détenus français.

Tout d'abord, le chef du camp appelé « doyen ».

C'est le plus ancien. Il est l'intermédiaire entre les Allemands et les détenus ; il doit transmettre leurs réclamations et leurs doléances, après avoir fixé un rendez-vous pour les entendre. C'est, pour certains, l'occasion de se faire nommer chef de chambrée ou policier, à cause des avantages culinaires que ces situations peuvent leur procurer.

Puis, viennent les chefs de bâtiment, responsables de la propreté de tout un local, ainsi que de la discipline et de la tenue de ses occupants.

Ensuite, les chefs de chambrée avec les mêmes attributions et, enfin, les policiers, chargés de la discipline intérieure des bâtiments et du camp. Ils sont de planton à tour de rôle à la cuisine, à la cantine, etc..., et certains sont peu intéressants.

Tel est rapidement esquissé le cadre où le détenu doit passer le temps plus ou moins long, qui précède sa déportation en Allemagne. Il me reste maintenant à donner un aperçu de sa vie même pendant son séjour.

CHAPITRE II

La vie des détenus.

Ne croyez pas que le nouvel arrivé se laisse abattre par un accès de pessimisme. Une fois pourvu d'une chambrée et d'un matricule, il cherche à rencontrer des compatriotes, à se faire des amis, à entrer dans l'intimité d'un groupe. Les Résistants ont vite fait de se retrouver, au milieu d'un effectif oscillant entre quinze mille et vingt-cinq mille personnes.

Aucun travail n'est imposé. Seuls, la propreté de la cour, l'entretien du chemin de ronde, le sciage du bois des cuisines, le nettoyage du casernement, les corvées de paillasses et de charbon incombent aux détenus sous la surveillance des Français.

Il y a appel deux fois par jour dans la cour du camp : le matin à sept heures et le soir à dix-sept heures. On se contente de compter le nombre des prisonniers et si, par hasard, il y a des absents, tout le monde doit rester sur le lieu de rassemblement, même s'il fait mauvais temps, en attendant l'arrivée des manquants.

En dehors de ces appels, chacun dispose d'une

liberté complète ; il peut rester dans la chambrée pour jouer aux cartes, que l'on s'empresse de faire disparaître à l'arrivée d'un S.S., ou bien se livrer au jeu de boules dans la cour, s'y promener, converser et discuter avec des camarades et même fréquenter la salle de lecture de la bibliothèque.

Le régime alimentaire est relativement supportable. Le matin, café de succédané, puis un seul repas pour toute la journée : soupe, deux cent cinquante grammes de pain, fromage remplacé parfois par des confitures ou du pâté ; souvent, on distribuait une boisson chaude l'après-midi.

Comme boisson, la bière nous était fournie en assez grande quantité et il nous est même arrivé de toucher trois quarts de vin le mois avant notre départ : « C'était la fête ! » comme le faisaient remarquer certains camarades toujours portés à la blague.

Cet ordinaire pouvait être amélioré par l'envoi de colis provenant de nos famille, à raison de deux par mois ; un de deux kilos et un autre de cinq. Je m'étais aperçu que des colis dépassant le poids réglementaire étaient acceptés. Aussi, je demandai à ma femme de m'en faire parvenir de dix kilos, car ce poids me semblait être toléré.

En principe, les colis nous étaient remis intacts ou à peu près, une fois la vérification faite ; il était absolument interdit d'y glisser des lettres ou de l'argent.

Comme on nous accordait la facilité de faire cuire les aliments qui nous étaient envoyés, des « popotes » se constituèrent et je me réunis à trois camarades

pour faire de même. Nous pûmes ainsi utiliser pour nous retaper les matières grasses destinées à la cuisine : beurre, graisse, lard, ainsi que des denrées diverses supportant facilement le transport : bouillon Kub, haricots, pâtes, confitures, chocolat, pain d'épices, biscottes et pain séché.

De cette façon, chacun pouvait se maintenir en bon état physique et nous savions tous que nous devions ce privilège au dévouement inlassable de nos épouses ou de nos parents, qui ne reculaient devant aucun sacrifice et aucune privation pour nous aider dans notre lutte contre le cafard et la décrépitude. Comme je l'écrivais souvent à ma femme : « Nous étions trop gâtés. »

L'arrivée de nouveaux convois et la correspondance avec nos familles contribuaient aussi à nous soulager dans notre isolement. Chacun s'empressait d'entrer en contact avec les nouveaux venus et de s'enquérir auprès d'eux de la marche de la guerre et de l'activité de la Résistance dans les différentes régions de la France. Chaque fois, c'était l'annonce d'un développement de plus en plus favorable de l'action des Alliés et l'espoir de la victoire finale s'ancrait insensiblement dans nos cœurs.

On permettait à nos familles de nous envoyer deux lettres par mois et nous pouvions y répondre par une carte ou une lettre fournies par l'Administration allemande, à la condition de se conformer strictement aux directives de la censure. Pour y avoir failli, j'ai été privé de cette tolérance pendant un mois.

Mais le Français est ingénieux et, pour pouvoir

renseigner les nôtres plus souvent et plus abondamment sur notre vie, nous avions imaginé deux moyens assez efficaces. Nous rédigions nos lettres sur du papier très fin, puis nous l'enveloppions autour d'un galet ramassé dans la cour et le lancions le plus loin possible dans la campagne. Nous demandions à la personne qui le ramasserait d'avoir l'obligeance de mettre la lettre à la poste à l'adresse indiquée par nous.

J'ai pu ainsi faire parvenir trois fois des nouvelles à ma femme. J'aurais vivement désiré connaître le nom de ces bienfaiteurs inconnus ; je tiens néanmoins à leur exprimer ici toute ma reconnaissance.

Quelquefois, les détenus étaient désignés pour accompagner une corvée en ville ou au dehors du camp. Ils s'ingéniaient alors à capter la confiance de leur gardien pour bénéficier d'une surveillance moins stricte. Alors, au moment propice, ils jetaient leurs lettres devant une personne rencontrée sur leur route.

C'était cependant un procédé dangereux, car il fallait toujours se méfier pour ne pas attirer d'ennuis aux gens choisis ou à soi-même. La propriétaire d'un café situé de l'autre côté de la route de Paris, en face de l'entrée du camp, fut arrêtée pour avoir expédié des lettres ramassées par elle.

Quoique les visites aient été absolument interdites, chaque jour, de nombreuses femmes de détenus, une moyenne de deux à trois cents, se rendaient aux abords du camp pour essayer d'apercevoir leurs maris.

Après six mois de détention à Compiègne, on pouvait obtenir l'autorisation de recevoir une visite de sa famille. Voici dans quelles conditions j'ai pu bénéficier de cette mesure et revoir ma femme avant mon départ.

Celle-ci savait qu'une de ses amies de Dijon, pourvue d'une autorisation, devait se rendre à Compiègne pour y rencontrer son mari. Alors, elle s'entendit avec elle pour l'accompagner dans son voyage au jour fixé.

Mais il était nécessaire que je sois prévenu du jour et de l'heure d'arrivée. On y parvint de la façon suivante : la femme de mon camarade put cacher dans un pain envoyé dans un colis un billet révélant la combinaison ; j'en fus aussitôt averti.

Je m'abouchai de suite avec le chef d'entretien du camp et je lui demandai de m'employer exceptionnellement au jour fixé par les visiteuses et de me faire travailler à proximité de l'entrée. Il acquiesça immédiatement à mon désir.

Donc, au jour dit, vers quatorze heures trente, deux femmes se présentèrent aux sentinelles du poste ; celle qui était en règle est introduite au parloir. Quant à l'autre, ma femme en l'occurrence, elle est éconduite par un refus catégorique. Mais, en sortant du porche, elle m'aperçoit. Alors, elle revient vers la sentinelle : « Mon mari est là », dit-elle au Boche, qui ignorait tout de la combinaison et elle lui demande d'ouvrir la porte pour lui permettre de me voir quelques instants. « Comment s'appelle-t-il votre mari ? — Arvet », répond aussitôt ma femme. « Alors, passez de l'autre côté de la

route », et il me fait appeler par une autre sentinelle.

Quand j'arrive à l'entrée du camp, à la hauteur du poste de garde, mon épouse agite le bras pour me signaler sa présence. Quelle joie immense m'envahit alors ! J'avais été si inquiet sur son sort pendant des semaines et, aujourd'hui, je pouvais enfin la voir à quelques mètres de moi. Il nous était impossible de communiquer par la parole. Notre main et nos yeux seuls pouvaient traduire nos sentiments réciproques. Ce n'est que dans de telles circonstances que l'on peut se rendre compte de la puissance d'un geste et d'un regard ; c'est un langage muet que le plus cruel tortionnaire ne peut empêcher.

Notre entrevue ne dura que quelques minutes, mais c'était pour tous deux un grand réconfort. Le soir, je fus mis au courant par mon camarade — sa femme avait servi d'intermédiaire — de l'attitude de la Gestapo à l'égard de la mienne. Elle avait été arrêtée le 29 août, mise en cellule rue d'Auxonne et relâchée le 23 septembre. Durant sa détention, elle ne fut soumise à aucune brutalité. On s'était contenté de l'interroger surtout sur l'hébergement dans notre maison de l'officier anglais, dont j'ai parlé au début de ce récit et sur le but de son séjour à Dijon.

J'avais eu, du reste, la facilité de faire avertir ma femme que la police allemande était au courant très exactement de tout ce qui s'était passé et qu'il était préférable de ne rien cacher.

Mais elle sut se tirer facilement de ce piège tendu pendant l'interrogatoire, en déclarant qu'elle ignorait l'identité et l'activité de l'officier et que je ne l'avais jamais mise au courant de mon rôle dans la

Résistance. Il ne pouvait donc y avoir de doute sur sa sincérité.

Comme on a pu s'en rendre compte, la surveillance du camp était sans défaillance. Aussi, pour les détenus dont le séjour se prolongeait et qui étaient au courant des moindres détails de la vie quotidienne, il était impossible de songer à une évasion.

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir à cet égard, il y avait eu, en juin 1943, peu de temps avant mon arrivée, une tentative qui faillit aboutir. Ce fut une entreprise surhumaine et presque héroïque.

Des internés du bâtiment V du camp A imaginèrent de creuser un tunnel partant d'une chambre de ce bâtiment, pour passer sous la route de Paris et aboutir dans la campagne à proximité de la forêt. Le travail s'effectuait de nuit avec des morceaux de ferraille ; la terre était recueillie dans des gamelles, mise dans des sacs et transportée dans le grenier du bâtiment.

L'opération allait aboutir ; il ne restait plus que cinq mètres à creuser, quand nos pauvres camarades furent dénoncés par les « moutons » et arrêtés.

Il y eut encore deux autres tentatives. L'une devait utiliser l'égout, qui part du camp pour se déverser dans l'Oise. Une prospection en fut faite avant toute décision ; sur son parcours, la canalisation était obstruée et des émanations nauséabondes pouvaient par leur abondance provoquer l'asphyxie ; ce projet fut abandonné.

L'autre ne put également réussir ; deux camarades, malgré le danger, se risquèrent une nuit à franchir

la zone des barbelés, mais ils furent tués par les sentinelles.

Seules, les corvées auraient permis une évasion moins dangereuse et plus susceptible d'aboutir, mais il fallait tenir compte des représailles sur la famille et c'est cette considération qui m'a toujours retenu de la tenter.

Malgré cette séquestration, qui était supportable, le moral du camp restait excellent. Évidemment, on se rendait compte que l'Administration allemande, par le traitement relativement peu dur qu'elle nous imposait — il y avait bien de temps à autre quelques rudoiements et même quelques coups de poing à l'égard des récalcitrants, — s'efforçait de nous faire oublier notre sort et de nous persuader que nous n'avions rien à redouter du séjour en Allemagne après le passage à Compiègne.

Cette attitude, dont nous profitions au passage, nous laissait indifférents. Aucune propagande spéciale de la part des officiers du camp n'était entreprise pour nous influencer. Une seule fois, l'un d'eux nous a réunis dans la cour et disserta abondamment, mais en vain, sur la collaboration et les avantages que nous obtiendrions en y adhérant.

Ce qui nous donnait du cran, c'était les nouvelles apportées par les arrivants. En août et septembre 1943, on parlait déjà beaucoup du débarquement allié en Afrique. Ce serait un coup terrible porté à l'organisation défensive allemande, car elle préluderait à l'attaque du continent européen. Cette opération pourrait être menée rapidement, plus rapidement même que l'on ne le supposait. Et alors,

chacun voyait déjà luire l'aube proche de la délivrance.

Aujourd'hui, quand je relis les lettres que j'adressais à ma femme, j'y retrouve des formules qui traduisent bien notre état d'esprit : « Moral excellent, moral merveilleux !... Courage et patience ! Espérons ! Le retour est proche. » Dans celle du 20 octobre 1943, parvenue par voie clandestine, je pouvais parler sans détour : « J'ose bien espérer, écrivais-je, que mon départ sera pour vous rejoindre, car les événements ont l'air de se précipiter », et plus loin : « Bientôt, je serai de retour sûrement pour Noël ou alors je serais bien déçu. »

Et le 2 novembre, toujours par le même moyen et quelques jours avant mon départ pour l'Allemagne : « Nous attendons la libération, quoique nous ne devons pas nous plaindre à côté de nos camarades pris depuis des années. »

Mais ce qui constituait pour nous le plus puissant des réconforts dans notre vie et notre espoir, c'était la sollicitude dont la Croix-Rouge nous entourait chaque jour et à toute heure.

Nous lui étions reconnaissants d'abord de son aide matérielle. Chaque semaine, elle assurait la distribution de deux soupes excellentes composées de haricots, de pommes de terre ou de pâtes avec les matières grasses nécessaires à leur préparation. Elle approvisionnait en bière la cantine et, surtout, elle recherchait les camarades sans famille ou sans relations pour leur faire remettre des colis et adoucir ainsi leur isolement.

On appréciait peut-être encore plus l'aide morale

que son représentant apportait à nos différents groupes. Chaque jour, il vivait en permanence au milieu de nous ; il se prêtait le plus admirablement du monde à nous procurer toutes sortes d'objets. Sa présence surtout était considérée par tous comme quelque chose de sacré.

Ne représentait-il pas au milieu de ces hommes voués à la servitude et à l'avilissement de leur condition, cette France gardienne de la civilisation et profondément humaine, qui sait se pencher vers toutes les victimes de la guerre pour les soulager, les consoler et raviver leur espoir ? Non, derrière ces barbelés, sous l'œil plus ou moins menaçant de nos gardiens, face aux incertitudes de notre sort, nous n'étions pas abandonnés ! La Croix-Rouge servait alors de trait d'union entre la France occupée et opprimée et la France séquestrée et martyre.

Telle est brièvement esquissée la vie d'un détenu à Compiègne. Mais à moins d'être un « mouton » ou un inapte, le séjour qu'il était appelé à faire au camp n'était souvent que de courte durée, car ce n'était qu'un lieu de passage destiné à alimenter à époque fixe ce que l'on a appelé dans la suite les camps de l'extermination et de la mort, dont nous n'avions à ce moment-là aucune idée.

CHAPITRE III

Départ pour l'Allemagne et première vision d'horreur.

L'Administration allemande avait institué tous les huit jours ou parfois tous les quinze jours, selon les disponibilités des effectifs ou les besoins, un appel général ainsi réglé.

D'abord, la liste des détenus choisis pour le départ était dressée à l'avance et comportait de douze à quinze cents noms. Puis tout le monde était rassemblé dans la cour intérieure du camp. Le doyen montait alors sur une table et appelait les noms et les matricules des camarades marqués par le sort.

Une fois l'appel achevé, ceux-ci pouvaient faire leurs adieux à leurs camarades, qui rejoignaient aussitôt leur cantonnement. Ensuite, chacun des partants était fouillé minutieusement ; on lui confisquait tous les objets et tout ce qui pouvait faciliter une évasion et, en particulier, les couteaux de poche. On lui laissait un mouchoir et une musette pour y renfermer les vivres de la route. Et il recevait

une carte postale imprimée qu'il devait envoyer à sa famille avant le départ et ainsi libellée :

« Frontstalag 122
Polizeihaftlager
Compiègne (Oise)

Compiègne, le .....

Je serai transféré dans un autre camp. N'envoyez plus de colis, attendez ma nouvelle adresse. »

Quelle hypocrisie et quelle cruelle ironie dans ce laconisme ! Pauvres familles de France, qu'un semblable papier allait jeter dans l'angoisse, elles pouvaient toujours attendre la nouvelle adresse de leur cher absent !

Quand l'opération de mise en route du convoi était achevée, les détenus étaient parqués dans le camp C ou camp de départ. Cette fois, interdiction absolue d'avoir aucun rapport avec tous les camarades restants et de sortir du block sous aucun prétexte. Des sentinelles en assurent la garde sur tout le pourtour. Maintenant, plus de paillasse, une couche de paille très usagée étendue sur le plancher des chambrées permet aux futurs bagnards de se reposer un peu avant l'embarquement. C'est la première épreuve qui marque pour nous l'acheminement vers le royaume de la misère, de la faim et de la mort.

Comme je l'ai dit plus haut, déclaré inapte à mon arrivée à Compiègne, je pus y séjourner trois mois, et ce n'est que le 11 décembre 1943, en plein hiver, que je fus désigné pour un convoi.

Après la nuit passée au camp C, dans les conditions que je viens de mentionner, mes camarades et moi sommes réveillés à cinq heures du matin. A ce moment, distribution d'une tasse de café à l'arôme bien connu, puis rassemblement du convoi en colonne par cinq.

Alors, nos gardiens répartissent dans chaque rang les vivres pour le trajet en chemin de fer : deux cent cinquante grammes de saucisson et une boule de pain par homme.

Puis, un officier nous adresse un petit speech, dans lequel il insiste sur la nécessité de la bonne tenue pendant le voyage, car c'était, à l'en croire, notre intérêt. Il ne fallait surtout pas songer à s'évader, car les risques étaient nombreux. Enfin, nous allions connaître une Allemagne accueillante, un Reich puissant, qui nous serait reconnaissant du travail que nous devions fournir pour l'aider dans sa tâche.

Tout ce verbiage de circonstance est écouté au milieu de la froideur et de l'indifférence générales. La plupart d'entre nous sont déjà envahis, malgré eux, par une certaine inquiétude à la pensée que, d'ici quelques heures, ils seront à la merci du vainqueur.

C'est ensuite le départ du convoi pour la gare, escorté de sentinelles placées tous les cinq mètres et armées de fusils-mitrailleurs. On évite de lui faire suivre les artères principales de la ville pour emprunter les faubourgs et les petites rues. Le silence est de rigueur.

Malgré l'heure matinale, les gens de ces quartiers,

à peine levés, veulent — et il en est sans doute de même à chaque convoi, — nous témoigner leur sympathie, car ce sera la dernière sur la terre de France. Les uns nous regardent avec pitié, les larmes dans les yeux ; les autres, la figure angoissée, paraissent troublés sans doute par la vision du sort qui nous est réservé. Spectacle poignant et qui nous étreint.

A l'arrivée à la station de Compiègne, nous sommes dirigés vers le quai de la gare de marchandises où la rame de wagons à bestiaux qui doit nous emmener est déjà prête. Nous sommes répartis par groupes de quatre-vingt-dix ou même de cent et nous attendons, exposés à la bise glaciale, l'ordre de monter dans le wagon réservé à notre groupe.

Vers huit heures, le signal est donné. C'est alors l'entassement, la compression qui commence sur un plancher sans paille, dans cette sorte de prison étroite sans lumière et hermétiquement close. Il est impossible de s'allonger ou de se baisser ; il faut se laisser aplatir contre ses voisins, s'astreindre à l'immobilité absolue, constituer une sorte de bloc vivant, comprimé dans tous les sens. C'est un des supplices les plus terribles vécus par les déportés et qui, pour nous, n'avait pas encore atteint son comble.

Le départ pour l'Allemagne eut lieu à la tombée de la nuit et pour une destination inconnue.

Pendant la première partie du trajet, avant l'arrivée à la frontière allemande, une évasion se produit dans notre wagon. De jeunes détenus font sauter en cours de route une fenêtre de la partie

supérieure prévue pour l'aération, puis, profitant d'un ralentissement du convoi, trois d'entre eux parviennent, grâce à cette ouverture, à se laisser tomber sur le ballast.

Alerté aussitôt, le service de garde concentre sur eux le feu des mitrailleuses, sans effet du reste. Le train s'arrête, car la même situation s'est produite ailleurs et, quand il reprend sa marche, des sentinelles sont installées au-dessus de chaque wagon pour rendre impossible toute nouvelle tentative d'évasion.

Maintenant, le convoi file dans l'obscurité profonde de cette froide nuit de décembre.

Les souffrances dues à la compression commencent à ébranler notre résistance physique et morale ; certains donnent des signes de faiblesse et d'épuisement.

Bientôt, nous traversons la frontière pour entrer dans l'exil et nous ne connaissons pas le lieu qui nous y introduit.

Il est minuit environ, le train s'arrête. Alors, les portes des wagons sont ouvertes avec fracas. C'est le changement des équipes attachées à la garde des convois. La nôtre, qui reviendra à Compiègne, est remplacée par une de celles qui ne quittent pas l'Allemagne.

Alors, de nouveaux gardiens, armés de solides matraques, montent dans les wagons qui leur sont attribués et, à grands coups, obligent les malheureux occupants à se serrer au maximum sur le fond pour dégager l'entrée.

Sans se préoccuper de la saison, ils nous font

déshabiller, ne nous laissant que notre pantalon et notre chemise. Tout le surplus est jeté sur le trottoir de la gare et perdu pour nous. Je parviens cependant, en les garant contre la paroi du wagon, à conserver une paire de chaussettes et de sabots.

En outre, plusieurs voitures du convoi sont complètement vidées de leur contenu et les camarades qui les occupaient sont répartis dans les autres wagons, ce qui porte l'effectif de ceux-ci de cent à cent trente environ. C'est la punition qui nous est infligée à cause des évasions.

A peine le train s'est-il remis en marche que notre situation devient intolérable. Il est presque impossible de décrire l'aspect de cette prison mouvante et sursaturée que constitue chaque wagon.

Au bout d'un moment, ce ne sont que des gémissements, des plaintes et des cris. Bientôt, un vent de folie souffle sur cette masse humaine qui se crispe et se contracte en remous violents. Dans l'obscurité, des mains se lèvent, des poings s'agitent, c'est une atmosphère de bataille, de lutte pour la vie. Puis, l'horreur succède à la sauvagerie : des gens se mordent, se mutilent affreusement au milieu de hurlements sauvages, tandis que le wagon s'emplit d'une puanteur, d'une fétidité qui ne laisse aucun doute sur son origine.

Quelques-uns d'entre nous auxquels la robustesse de leur constitution permet de se dominer, de conserver toute leur lucidité au milieu de leurs camarades, qui ne sont plus que des loques humaines, veulent à tout prix les empêcher de sombrer dans une mort affreuse.

Pour cela, il est urgent de permettre à une partie des occupants du wagon de s'asseoir. Alors, un petit nombre d'entre nous parvient à s'arc-bouter solidement contre l'une des parois ; nos voisins immédiats prennent place sur nos genoux et il se constitue ainsi de proche en proche plusieurs files de gens assis, le dos fortement collé à la poitrine de leurs camarades. C'est un soulagement, dont trop peu hélas ! bénéficient et qui engendrera bientôt une confusion indescriptible.

Tous ceux qui se trouvent dans cette position vont être prisonniers de leur attitude ; il ne leur sera plus possible de se relever et toutes les tentatives à cet égard provoqueront à la longue une véritable cohue après un moment d'accalmie.

De nouveau, le wagon s'emplit de cris d'angoisse et de désespoir, de vociférations, de menaces et d'appels à la mort. L'aiguillon de la soif avive encore les manifestations tragiques, les souffrances de ces malheureux et cause des scènes horribles qu'il vaut mieux ne pas décrire.

On a même l'impression que, si tous ces hommes au visage déformé par la douleur, aux yeux exorbités, aux membres convulsés, possédaient une arme, de sombres drames se perpétreraient dans cette nuit infernale.

C'était la première vision d'épouvante, qui nous était réservée dans notre acheminement vers le bagne ; nous devions, dans la suite, en connaître de plus terribles encore.

Pendant la route, deux camarades sont morts dans notre wagon, malgré nos efforts ; une soixan-

taine environ pour tout le convoi ont été victimes de la folie ou de l'asphyxie. Et ce nombre se serait sans doute élevé à plusieurs centaines, étant donné les conditions du voyage, si notre transfert ne se fût effectué en plein hiver.

TROISIÈME PARTIE

14 Décembre 1943 — 12 Janvier 1944

LE SÉJOUR A BUCHENWALD

CHAPITRE PREMIER

LE BAGNE ET LES FORMALITÉS IMPOSÉES A L'ARRIVÉE.

Au matin du lendemain de notre départ de Compiègne, nous voici rendus à destination presque au cœur de l'Allemagne, dans la Thuringe, à environ dix kilomètres de la vieille cité de Weimar.

A cette époque, tout le paysage est recouvert par la neige. Le froid est vif dans cette région de collines boisées, séparées par de nombreux vallons.

C'est dans l'un d'eux qu'est installé le camp où nous allons séjourner, le sinistre lieudit de Buchenwald, loin de toute habitation et à l'abri de tout regard humain.

Faut-il rappeler que c'est un des centres de concentration les plus importants, aménagés par les nazis avant 1939 où l'on enfermait, pour les soumettre à des travaux très durs et à des représailles, les opposants allemands au régime national-socia-

liste ainsi que les Juifs ? Le *Livre blanc* britannique publié au moment de la guerre en fait mention et le qualifie déjà « d'Enfer de Buchenwald ».

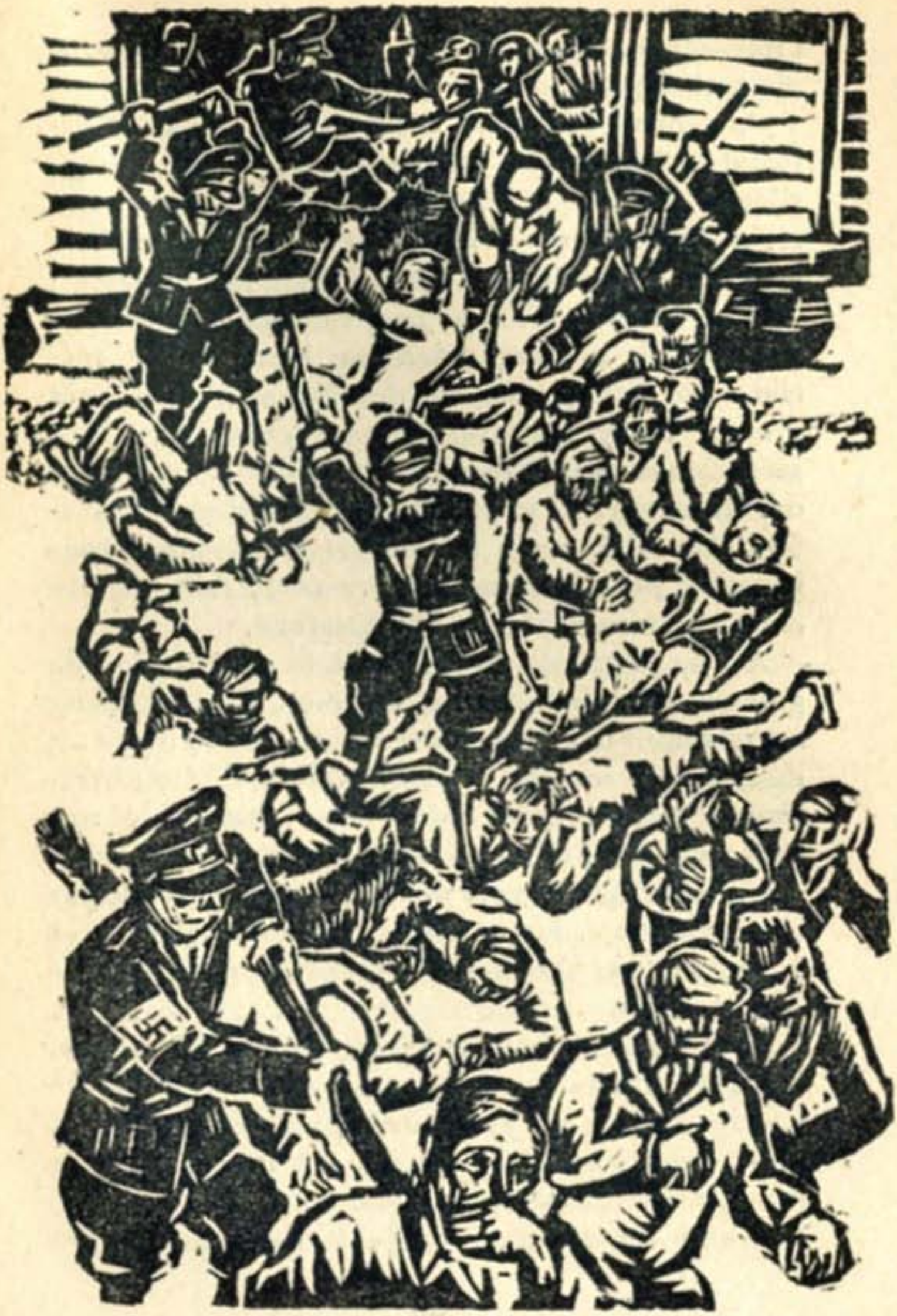
A peine le train est-il arrêté que les portes des wagons sont ouvertes avec fracas. Des S.S. nous accueillent avec des matraques et des chiens policiers. Ceux-ci, spécialement dressés, sautent dans les wagons pour nous faire descendre plus rapidement sur le ballast, surplombant de deux mètres le terrain environnant.

Beaucoup sont projetés en dehors du wagon ou tombent à la renverse ; leurs pieds nus se meurtrissent sur l'empierrement recouvert de neige, tandis que les coups de matraque ou de schlague pleuvent de tous côtés. Dans la confusion qui s'ensuit, nous perdons la trace de nombreux camarades.

Puis, c'est la formation en colonne par cinq et notre lamentable convoi s'ébranle bien péniblement, flanqué de ses gardiens, et emprunte la route qui conduit directement du lieu de débarquement — (deux kilomètres environ) — au camp d'internement.

La plupart d'entre nous n'ont plus la force de marcher. Ils sont, en outre, accablés par le froid. Plus d'illusions maintenant, c'est la vie de bagnard qui commence.

De chaque côté de la route, s'élèvent les baraques destinées aux logements des S.S. Puis, c'est l'entrée du camp proprement dit, surmontée d'une imposante porte cochère ; à gauche, le poste de garde ; à droite, une tour munie de phares puissants pour éclairer tout l'ensemble ; enfin, dans le fond du vallon et sur un grand espace à flanc de coteau,



l'imposante agglomération des blocks qui nous apparaît lugubre dans ce paysage d'hiver.

On connaît la crainte souvent exagérée des Allemands à l'égard des maladies infectieuses, susceptibles d'être propagées par la contagion. C'est cette crainte qui peut servir à justifier toutes les formalités auxquelles notre convoi est soumis à son arrivée.

Nous sommes d'abord tous rassemblés dans une grande salle aménagée dans un baraquement spécial : elle est, par hasard, chauffée et d'aspect très propre. On y éprouve, et pour cause, une vive sensation de bien-être après les souffrances endurées depuis deux jours et particulièrement depuis Francfort. Les S.S. nous laissent seuls pendant trois heures et nous pouvons apaiser notre faim avec le casse-croûte qui nous a été distribué.

A leur retour, ils procèdent à la constitution de groupes d'environ trente hommes. Chacun d'eux est introduit dans une pièce voisine pour y subir un déshabillage complet et pour confier à l'Administration du camp tous les objets personnels qui lui restent : montres, alliances, stylos, portefeuilles, etc...

Un soldat prend note de tout ce qui est remis par chaque détenu, le renferme dans une pochette et fait signer par l'intéressé l'inventaire de la totalité de son avoir.

Les habits sont rassemblés, disposés sur un cintre, enveloppés dans un sac de papier avec une étiquette portant le nom du propriétaire, puis désinfectés et abrités dans un local spécial. On ne saurait être insensible à tant de sollicitude.

A cette opération, succède le passage dans un

salon de coiffure assez accueillant et dont le service, comme celui de tous les autres domaines, est assuré par des bagnards. Ici, une vingtaine de tondeuses sont actionnées électriquement et chacun se voit tondu à ras depuis les pieds jusqu'à la tête, sans que rien n'en soit excepté.

Maintenant, le bagnard est prêt pour recevoir une douche bien à propos, qui lui donnera un peu de vigueur et de lustre et, après avoir utilisé la serviette qu'on lui remet pour s'essuyer, il gagne la salle de désinfection où il subit un flytoxage en règle sur tout le corps et particulièrement sur les parties les plus charnues.

Le groupe alors traverse une cour et se rend au magasin d'habillement. C'est ici que le malheureux déporté se rend compte qu'il perd définitivement sa qualité d'homme pour n'être plus qu'une sorte de bétail humain voué désormais aux besognes les plus dures et les plus avilissantes.

On lui enlève son état civil et on lui remet un papier sur lequel est inscrit un numéro, qui servira à le distinguer de ses congénères. Ah ! ce chiffre de 38.638 que je lis sur la fiche qui m'est présentée, je le considère avec ironie et même sans dépit : il en faut plus pour abattre des hommes résolus et qui gardent toute leur confiance et leur espoir.

Mais la partie la plus cocasse de ce long préambule à la vie du bagne se joue dans le magasin d'habillement, vaste salle pourvue d'un comptoir aussi long que la salle elle-même et sur lequel s'étalent, groupés par catégories, les oripeaux dont nous allons nous vêtir.

C'est un véritable bric-à-brac où voisinent, dans un désordre parfait, les tailles les plus opposées, les formes les plus hétéroclites et les couleurs les plus diverses.

Chacun défile le long du comptoir et reçoit successivement une paire de chaussettes pas en très bon état et d'une propreté douteuse, un caleçon ou un pyjama, au hasard du tas, souvent peu approprié à sa taille, une chemise, un pantalon trop long ou trop court, collant ou trop large et taillé dans la toile, le drap ou le velours, et enfin un veston de forme très variée, remplacé parfois par une « queue de pie » ou une redingote.

Même cocasserie pour la coiffure. On peut recevoir un béret, un chapeau mou, un « melon » des plus démodés, une calotte ou une casquette avec ou sans visière et même une casquette genre anglais.

L'uniformité règne uniquement dans la chaussure : c'est le sabot avec bride qu'on oublie souvent de distribuer.

Maintenant, jugez de l'effet produit sur chacun de nous par la vue de cette masse bigarrée et si étrangement attifée. C'est un véritable cortège de carnaval, une réunion de pitres. C'est l'impression que nous en ressentons et, malgré la tristesse de notre sort, nous ne pouvons nous empêcher de rire et de plaisanter. N'est-ce pas ainsi faire la nique à ceux qui voudraient nous abattre et nous déconsidérer ?

Nous voyons clair dans leur jeu ; tous ces restes, dont il nous affublent, proviennent de leurs rapines dans les pays conquis. Comme ils ne peuvent les

utiliser pour eux-mêmes, ils nous en gratifient, croyant par là nous humilier et nous tourner en dérision.

De temps à autre, un bagnard, attaché au service du camp, emmène un groupe dans les blocks 58 et 59, réservés aux nouveaux arrivés ou aux éléments de passage et constitués par de simples baraques en planches.

Au milieu, une grande allée à laquelle on accède par une porte ménagée à chaque extrémité de la baraque. De chaque côté de l'allée, plusieurs séries de « chambres ». On appelle ainsi un groupe de cinq couchettes en planches à trois lits superposés et séparés des groupes voisins par un intervalle ; une « chambre spéciale » est réservée au chef de block.

La literie ne comporte qu'une paillasse d'aspect sale et remplie de vermine. Quel contraste avec tout ce qui avait été fait précédemment au point de vue de l'hygiène !

Les autres blocks sont construits en pierre, disposés sur plusieurs alignements, avec une vaste cour pour les appels, et ils peuvent contenir environ 30.000 détenus. Une partie d'entre nous ne devait pas les occuper.

Tout l'après-midi est consacré à notre installation et le chef de block dresse la liste de tous les matricules dont il a la responsabilité. Nous sommes astreints au jeûne, car la soupe a été distribuée le matin avant notre arrivée.

A la nuit, les baraques sont éclairées à l'électricité et c'est alors que le chef de block fait fonctionner l'appareil de T.S.F. dont il a la garde. Les émissions

se font en allemand. Les interprètes les traduisent en français et, comme ce sont des bagnards, leur traduction vise, selon leurs tendances, à fortifier ou à affaiblir notre moral.

A huit heures, c'est l'extinction des feux et tout doit rentrer dans le calme.

Maintenant, il n'y a plus à se faire d'illusion : c'est pour nous la vie du bagne qui commence. Pendant cette première nuit, l'esprit de chacun est assailli par de lourds pressentiments et, pendant une vingtaine de jours environ, nous allons faire connaissance avec la vie de Buchenwald.

CHAPITRE II

La journée du bagnard. — Départ pour Dora.

Chaque matin, à quatre heures trente, réveil, puis rassemblement dans la cour devant le block, le torse nu, pour la toilette matinale. Il faut parfois attendre son tour pendant une heure ou même plus, sous le froid et la neige, car l'accès du baraquement contenant les lavabos n'est possible que pour une centaine d'hommes environ.

Là, s'élève une vaste cuvette circulaire, au milieu de laquelle se dresse une colonne en béton, avec canalisation intérieure, qui alimente en eau des robinets disposés tout autour d'une plate-forme, également circulaire. Les ablutions ne durent que quelques minutes et le groupe regagne son block par la porte réservée à la sortie.

A six heures, la soupe nous est apportée par des Russes ; c'est un bouillon de rutabagas et de carottes, épaissi souvent avec de la farine et complété par deux cent cinquante grammes de pain, quinze grammes de margarine et une ration de café ersatz.

Parfois, il y a distribution de saucisson de qualité inférieure avec du fromage au cumin.

Telle est la ration de toute la journée.

Après la soupe, nettoyage du block et, à sept heures trente, rassemblement et départ pour la corvée de pierres, besogne réservée aux nouveaux venus.

La carrière où nous devons nous rendre est située à environ deux kilomètres cinq cents du camp. Notre travail consiste à faire quatre ou cinq fois par jour, en colonne encadrée par nos gardiens, la navette entre le camp et la carrière et à rapporter chacun une pierre sur notre épaule pour la construction de hérissons dans les chemins du camp.

Chacun se débrouillait pour ne pas trop se charger, quand la surveillance était moins rigide et, malgré cela, le transport de ces matériaux était très pénible, car la route était peu praticable à cause de l'épaisseur de la boue gluante, dans laquelle plus d'un laissait ses sabots.

Telle est la vie que nous allons mener pendant trois semaines, assaillis par les intempéries et le froid.

Comme il faut tirer parti de nous au maximum et nous rendre sans danger pour nos gardiens, au bout de huit jours, nous sommes tous astreints à subir une série de six piqûres, à raison de une par jour et sans cesser notre travail. Évidemment, nous ne connaissons pas la nature des vaccins que l'on nous injecte, mais nous la soupçonnons.

Le régime, qui nous est imposé, commence bientôt à faire sentir ses effets ; la maladie s'abat sur

les moins résistants ; les morts se succèdent à une cadence rapide.

Il ne faut pas compter sur les soins médicaux. Ici, c'est la devise : « Marche ou crève. » Un camarade de lit se voit accablé par une forte angine ; il ne peut plus rien absorber. A la visite, le docteur refuse de le reconnaître ; il doit continuer à participer aux voyages à la carrière. La mort l'emporte brutalement en plein travail.

On aurait pu croire qu'en cette fin d'année 1943, à l'époque des fêtes de Noël et du Nouvel An, où dans le monde entier la vie de famille devient plus intime dans la douceur des agapes et des veillées en commun, un peu de pitié rendrait nos bourreaux moins barbares. Il n'en est rien. Pas de changement dans notre vie : le travail continue implacable, avec une discipline extrêmement rigoureuse.

Cependant, il faut reconnaître que nous ne sommes pas encore brutalisés. Seuls, quelques Russes, trop enclins à faire main basse sur les objets de leurs camarades, sont pendus par eux. C'est un châtiment que les Boches permettent ; on en devine facilement la raison.

Beaucoup d'entre nous croyaient que cette situation provisoire ne durerait que quelques semaines et qu'aux beaux jours, il fallait s'attendre à une affectation dans une industrie de guerre. A Buchenwald, fonctionnait bien une usine d'armements pour la fabrication des fusils, mais elle n'occupait que trois cents hommes environ.

En effet, le 10 janvier 1944, appel de block. Cinq cents sont désignés pour faire partie d'un transport,

dont la destination nous est inconnue. Hélas ! quarante-huit heures plus tard, nous devions connaître la sinistre réalité.

Pourquoi cinq cents d'entre nous, pris, semble-t-il, un peu au hasard ? N'y a-t-il pas de la part de l'Administration allemande l'exécution d'un plan caché ? Est-ce que ce ne sont pas ceux qui, à Compiègne, étaient marqués à l'encre rouge, individus considérés comme dangereux pour le nazisme et qu'il faut mater et faire disparaître ?

Après l'appel, c'est le passage à la « Kammer » ; on appelle ainsi le magasin d'habillement.

Nous quittons alors les oripeaux dont on nous avait affublés à notre arrivée et dont il a été question plus haut, pour revêtir cette fois le costume de bagnard. Il comporte un pantalon, une vareuse, une capote, un béret ou une calotte à tour rigide, le tout confectionné en étoffe parée de rayures bleues et blanches.

Sur le côté gauche de la vareuse et de la capote, ainsi que sur le bas de la poche gauche du pantalon, s'étale un écusson portant le numéro du bagnard et, en bas de ce dernier, un triangle rouge au milieu duquel se détache la lettre indiquant la nationalité du déporté.

Le 11 janvier, nous sommes changés de block ; mauvais signe. En effet, le 12, réveil à trois heures du matin. Distribution de la pitance traditionnelle pour le voyage : pain (trois cents grammes) et margarine (quinze grammes). Puis, rassemblement sur la place d'appel. Le départ pour la gare d'embarquement s'effectue par détachements dans la neige jus-

qu'à mi-jambes. Les récalcitrants ou les traînards sont gratifiés de coups de trique.

A l'arrivée, nouvelle vision obsédante pour nous de la rame habituelle de wagons à bestiaux, gardée par des sentinelles et qui doit nous transporter vers l'inconnu.

Cette fois encore, on a volontairement oublié la paille. L'entassement commence alors ; chaque wagon reçoit environ, comme c'est l'habitude, quatre-vingt-dix bagnards, sous la garde de deux S.S.

Où nous conduit-on ? Une certaine angoisse se traduit sur nos visages. Pour nous rassurer, notre chef de block nous déclare que nous partons pour être employés dans une fabrique de conserves sur la frontière de la Hollande. La joie, on le comprend, règne alors dans nos rangs ; elle sera très éphémère.

Nul ne peut se rendre compte des circonstances du voyage et des pays traversés. Vers trois heures de l'après-midi, quelques-uns aperçoivent dans le lointain une colline, qui se distingue à leurs regards ; des fumées s'élèvent à droite et à gauche ; quelques baraquements se silhouettent à mesure que l'on approche.

Rien de tout cela ne ressemble à ce qu'on nous avait promis.

Bientôt le train stoppe au milieu d'un entassement de matériaux de toutes sortes : bois, tôles, rails, wagons, etc... qui ne laisse subsister chez nous aucun doute sur la destination du lieu que nous allons occuper, car nous le connaissons de réputation depuis notre arrivée à Buchenwald.

Oui, nous sommes bien, cette fois, dans l'un des

Enfers nazis les plus redoutables, situé dans la Saxe, à neuf kilomètres de Nordhausen, dans le lieu mille fois maudit de Dora, en présence de cette cité souterraine où va s'élaborer un travail renouvelé des Cyclopes.

QUATRIÈME PARTIE

13 Janvier 1944 — Avril 1945

L'ENFER DE DORA

CHAPITRE PREMIER

LE SITE — L'USINE SOUTERRAINE, ET L'ORGANISATION DU TRAVAIL.

Jugez de l'anxiété qui nous étreint maintenant devant le spectacle qui enchaîne nos regards.

Oui, là devant nous, une colline d'environ trois cents mètres de haut, boisée dans sa partie supérieure jusqu'à mi-côte et présentant une combe où aboutissent les entrées de deux importants tunnels ; çà et là, quelques baraquements en avant et à l'intérieur de la combe.

C'est bien le camp de l'extermination et de la mort, tant redouté des bagnards, celui que l'on appelait la « frayeur de Buchenwald ». Ne nous répétait-on pas sans cesse : « Si vous ne marchez pas, on va vous envoyer à Dora ; c'est le tombeau de quatre-vingt-dix pour cent des déportés. »

Il était aussi de tradition de rappeler que pas un

bagnard, qui avait quitté Buchenwald pour Dora, n'en était revenu vivant.

A notre descente des wagons, appel en allemand pour répartir les arrivants par catégories. La plupart ne comprennent pas l'allemand et tardent à répondre : « Présent », et à défiler devant un S.S. muni d'une matraque.

Lorsqu'on passe devant lui, on se voit administrer avec force trois ou quatre coups sur la tête, le dos ou sur toute autre partie du corps et l'on prend place ensuite dans une colonne sur quinze files bien alignées, formation destinée à rendre notre groupement plus compact et plus facile à recenser.

A ce moment, un officier se présente et procède à un autre appel par professions ; il constitue des groupes de spécialistes : électriciens, tourneurs, maçons, charpentiers, menuisiers, etc..., sans oublier ceux qui parlent l'allemand et même d'autres langues.

De nombreux camarades, ainsi que moi-même, qui n'avions à faire valoir aucune spécialité, sommes mis à part.

Les groupes ainsi constitués sont conduits aussitôt à l'entrée d'un des tunnels. Puis une pause de quelques minutes, et un autre officier s'avance et nous lance cette phrase terrible : « Voici l'entrée !... La sortie, c'est le four crématoire. »

Sur-le-champ et avec brutalité, les groupes sont poussés dans le tunnel où se tiennent déjà nos bourreaux, des Kapos et des Vorarbeiter, criminels allemands à la mentalité de brute, vêtus du costume rayé du bagnard.

Ils entrent aussitôt en action. A coups de schlague et de bâton, ils nous font pénétrer plus avant dans le tunnel. Plusieurs camarades chancellent, puis s'écrasent lourdement sur le sol, assommés par ces sauvages dont la cruauté n'a pas encore atteint son paroxysme.

Nous sommes alors parqués dans un espace assez restreint. Comme la fatigue nous anéantit et qu'un peu de répit nous est laissé, nous nous affalons sur le sol et nous réussissons à dormir, malgré le vacarme produit par l'activité de l'usine et les hurlements de bêtes fauves de nos gardiens.

Mais cette accalmie ne dure que quelques heures. Soudain, nouvelle bordée de cris sauvages. Des « Aufstehen ! » (Debout !) hurlés avec rage retentissent sous la voûte du tunnel.

Immédiatement, suit l'ordre d'un nouveau rassemblement pour l'affectation définitive dans les kommandos.

J'ai la chance de conserver avec moi un camarade de Compiègne, Couatalem, originaire de Brest, qui, malheureusement, ne survivra pas longtemps aux tortures et aux travaux.

Nous apprenons qu'on nous a réservés pour le kommando chargé des transports, ainsi que quelques autres de nos congénères, perspective qui ne nous laisse aucun doute sur le travail de forçat auquel nous allons être soumis et que je devais subir pendant un an, jusqu'en janvier 1945.

Avant d'entrer dans le détail de la vie du camp, de nos occupations, des tortures, des visions d'épouvante qui en constituent l'apanage, il faut aupara-

vant faire connaissance avec l'installation même de Dora et préciser ainsi les conditions exactes de notre existence.

A notre arrivée, l'usine souterraine, destinée à la fabrication des V. 1 et des V. 2, est en plein aménagement et, pendant trois mois, c'est-à-dire de janvier à fin mars, notre groupe, en collaboration avec ceux qui s'y trouvaient déjà, va en assurer l'achèvement.

Il faut d'abord terminer le percement sous la colline, dont il a été question plus haut, des deux tunnels parallèles et aboutissant dans la combe, à l'aide de pistolets et de mines.

Leurs dimensions sont imposantes : hauteur et largeur de dix mètres environ ; longueur atteignant sept cents mètres. L'accès des entrées est masqué par des camouflages de toile peinte, et, de chaque côté, stationnent deux tanks, également camouflés.

Chacun des tunnels est pourvu de deux voies ferrées ; l'un est réservé à l'arrivée des matériaux destinés à l'usine, l'autre, au travail à la chaîne, constituée par des wagonnets, pour le montage des torpilles.

Un intervalle d'environ cent mètres sépare les deux tunnels. Dans toute cette partie intermédiaire, on est en train d'aménager des halls transversaux aboutissant sur les tunnels, au nombre de cinquante-cinq environ, voûtés et d'une largeur de douze mètres.

Ici, vont fonctionner les machines-outils et les tours et, à la partie supérieure de chaque hall, un étage est prévu pour la construction de pièces diverses ou pour servir de réserve de matériel.

Il reste aussi à achever le ballast et la pose des rails des voies ferrées ainsi que le bétonnage de certaines parties des voûtes et des halls, travaux excessivement durs, qui sont effectués dans des conditions très pénibles et très malsaines qu'il importe d'exposer brièvement. Ceci permettra de se rendre compte de l'organisation et du fonctionnement de nos kommandos.

Comme je l'ai mentionné précédemment, ils étaient affectés aux transports de tout ce qui arrivait à l'usine ou en sortait. Il y en avait en tout six, travaillant à tour de rôle, trois le jour et trois la nuit.

L'effectif d'un groupe était variable et comprenait, tantôt cinquante, tantôt cent cinquante, parfois même deux cents travailleurs. Il obéit à un Kapo, recruté parmi les condamnés civils allemands, soit pour délit, soit pour crime ou tendance idéologique.

Du reste, il est facile de connaître le motif de la condamnation des Kapo d'après la couleur de leur écusson en triangle. Le vert révélait un voleur ; le noir, un assassin ; le rouge, un condamné politique.

Les « Verts », comme nous les appelions, étaient de beaucoup les moins mauvais. C'est à cette catégorie qu'appartenait le nôtre. Il se montrait assez bon pour les Français, car il avait servi dans la Légion et parlait notre langue.

Après le Kapo, venait le Vorarbeiter, sorte de contremaître ayant sous ses ordres dix, douze, et même vingt travailleurs.

Ces deux catégories dépendent d'un Meister, c'est-à-dire d'un chef civil, placé à la tête de chaque spécialité de travailleurs. Il est obligé de loger au

camp ; il lui est interdit — interdiction qui subsista jusqu'en mai 1944 — de se rendre dans ses foyers.

C'est lui qui, chaque jour, répartit le travail des kommandos sous ses ordres et en surveille l'exécution.

Beaucoup de Meister étaient recrutés parmi les hitlériens et se montraient impitoyables pour le travail.

Certains cependant étaient beaucoup moins zélés. « Ils s'en moquaient et laissaient tout aller », comme nous le disions.

En général, ils nous traitaient plus humainement ; même souvent, ils nous considéraient avec pitié, quand ils nous voyaient harassés et épuisés. La plupart étaient d'anciens ouvriers spécialistes, vieux et infirmes, chargés uniquement de la bonne marche d'un kommando.

Ils recevaient un salaire et leur nourriture était des plus frustes ; rarement de la viande, surtout des ragoûts. Ils percevaient une ration de tabac infime et, pour s'en procurer, ils n'hésitaient pas à troquer leur pain contre quelques-unes de nos cigarettes.

Parfois, ils engageaient la conversation avec nous, et naturellement, dans le but de les démoraliser, nous nous arrangions toujours pour aiguiller la discussion sur le déclin de la puissance allemande et son écrasement final.

Par contre, les Kapos et les Vorarbeiter étaient de beaucoup les plus durs. Nos Vorarbeiter, en particulier, étaient de parfaits sauvages, ne connaissant que la trique et l'utilisant du matin au soir. L'un d'eux s'est rendu légendaire dans le kommando ;

c'est le fameux « Walda », à la tête de brute, au visage simiesque, au poing toujours crispé, et dont la silhouette restera vivace parmi les rares camarades revenus de Dora.

Voilà, sommairement esquissée, l'organisation prévue pour obtenir un rendement maximum. Maintenant, jetons un coup d'œil sur les conditions de notre vie matérielle et ses conséquences.

CHAPITRE II

Cruelle destinée des kommandos de transport.

D'abord, quel genre de travail nous était imposé ?

A notre arrivée, comme on l'a vu plus haut, les kommandos de transport durent prêter la main à l'achèvement de l'usine.

Une fois celle-ci terminée, c'est-à-dire vers mai 1944, nous fûmes définitivement affectés au déchargement des matières et du matériel destiné à la fabrication des V. 1 et des V. 2 et au chargement sur les wagons des engins achevés pour être transportés vers les plates-formes de lancement.

Aucun travail n'était plus obsédant, plus déprimant, et, par voie de conséquence, plus redouté de nos camarades de l'usine que le nôtre. Aucun d'eux, malgré sa situation peu enviable, devant les tours et les machines des halls, n'aurait voulu être versé dans nos rangs. Leur vie était dure, leur travail intense, mais le repos du dimanche leur était assuré et ils étaient beaucoup moins brutalisés ; il leur était même permis de se rendre dans les différents

blocks pour retrouver des camarades et obtenir quelques nouvelles lors des renforts.

En effet, dès le début de notre mise en route, tout était déjà porté à dos d'homme. Il fallait décharger ainsi des machines-outils, des poutres de fer, des moteurs de trois ou quatre cents kilos emballés dans des caisses ou charger sur des wagons des queues de torpilles de deux tonnes, des carcasses de V. 2 de douze mètres de long et larges d'un mètre soixante dix et d'une hauteur d'un mètre soixante.

C'était vraiment un spectacle poignant de voir tous ces groupes de malheureux bagnards, s'arc-boutant sous la masse, collés les uns contre les autres, les épaules coupées ou arrachées par le poids, obligés de parcourir ainsi des distances de cent cinquante, de deux cents mètres et même de deux kilomètres, quand ils étaient obligés d'aller en dehors du tunnel. Souvent même, leur calvaire était rendu plus pénible par la présence de trous qu'il fallait franchir et par le mauvais état de leurs galoches, dont les semelles se détachaient et entravaient ainsi la liberté d'action de leurs pieds meurtris.

Pour les chargements à pied d'œuvre, on utilisait des moyens de fortune, en particulier des poutres plus ou moins solides et c'est miracle qu'il ne se soit jamais produit d'accidents graves.

Une seule amélioration fut apportée à nos conditions de travail, quand l'usine put fonctionner à plein rendement : ce fut l'installation sur les voies ferrées de treuils roulants. Cette mesure n'était pas dictée, croyez-le, par un souci d'humanité à notre égard, mais uniquement pour augmenter la rapidité du travail.

Pour tenir le coup, il nous aurait fallu une nourriture substantielle. Peut-être craignait-on qu'une trop grande abondance de tissu adipeux ne gênât nos mouvements. Aussi, nous ne recevions pour toute la journée qu'un litre de soupe très claire au rutabaga, deux cents grammes de pain, quinze grammes de margarine et une cuillerée à soupe de fromage blanc, qui présentait plutôt l'aspect du plâtre que celui du fromage.

Parfois, il était remplacé par du saucisson et quel saucisson ! Quelquefois, du café froid ou chaud, cela dépendait des habitudes des kommandos.

Il faut ajouter que l'on exigeait de nous douze heures de travail effectif et suivi, coupé d'un repos d'une demi-heure, soit à midi pour l'équipe de jour, soit à deux heures du matin pour celle de nuit. Comme nous étions astreints à un appel quotidien d'une durée de deux heures et qu'il fallait prévoir au moins deux autres heures pour être servis à la distribution de la soupe, nous ne pouvions compter que sur un maximum de six heures de sommeil.

Malgré sa courte durée, celui-ci aurait pu être un peu plus réparateur, si notre couchage eût été assuré avec un minimum de confort et d'hygiène.

Lors de notre arrivée, nous avons couché dans le tunnel, à même le sol imprégné d'humidité, sans couverture, dans une atmosphère alourdie par la fumée des explosions de mines et des locomotives et empuantie par l'odeur putride qui se dégageait des cuveaux qui nous servaient de latrines.

Nous étions absolument privés d'eau ; les maçons seuls avaient le droit d'utiliser les points d'eau

existant dans le tunnel. Pour nous, défense absolue d'y toucher. D'où impossibilité de nous laver et de lutter contre la vermine, qui pullule et augmente nos souffrances.

Une discipline de fer règne dans les kommandos. La surveillance des S.S. est sans défaillance et, par un raffinement tout à fait dans leur tradition, elle s'exerce particulièrement au voisinage des cuveaux. Souvent, un S.S. de ronde ne laisse pas le temps à un malheureux de satisfaire aux exigences de la nature et l'oblige à se relever à coups de trique.

Après deux mois de séjour, vers le début de mars, une amélioration est apportée à notre installation.

Trois des halls transversaux nous sont affectés ; on y dresse des couchettes en planches à cinq étages superposés, mais sans matériel de literie. Quelques privilégiés peuvent s'étendre sur une paillasse, mais le contenu tombe en pourriture.

Nous sommes tellement brisés et harassés par la fatigue qu'un sommeil de plomb nous cloue sur les planches de nos couchettes et que rien ne peut nous sortir de notre torpeur.

Nous savons qu'à la faveur de celle-ci, le système D peut se pratiquer facilement, particulièrement sur le pain. Aussi, de nombreux camarades placent-ils leur ration sous leur tête, croyant ainsi la soustraire aux investigations de malheureux chez qui la faim cause une véritable hallucination. Au réveil, le pain a disparu.

L'un de nous veut même tenter une expérience, prétextant qu'il a le sommeil léger. Il cache avec précaution son peu volumineux morceau de pain à

l'intérieur de sa veste qu'il porte sur lui pendant son sommeil. Le lendemain matin, à son grand désappointement, le pain a été subtilisé pendant la nuit.

Tel est le sort qui nous est réservé pendant les trois premiers mois de notre séjour à Dora, c'est-à-dire de janvier à fin mars 1944, au sein des kommandos affectés au transport, car c'est surtout ceux-là que j'ai connus et que je tiens à faire revivre dans toute la fin de ce récit.

Comme on le voit, c'était une vie de réclusion complète sous une colline, vie soumise à un travail surhumain et aggravée par des souffrances de toutes sortes, vie d'épuisement, d'anémie, de prostration et de mort lente.

Aussi, la maladie commença-t-elle de bonne heure à faire des ravages parmi nous. La dysenterie, en particulier, s'abattait sur les plus épuisés et les emportait en quelques heures. Et il n'était pas rare de trouver dans un block, au réveil, une quinzaine de camarades morts pendant la nuit dans leurs lits.

A cette époque, l'effectif de l'usine s'élevait à environ cinq mille bagnards. Tous les jours, on pouvait y dénombrer de quatre-vingts à cent morts, y compris les cadavres des camarades assommés à coups de cravache ou abattus avec le revolver ou la mitraillette.

Notre sensibilité était en outre soumise à de dures épreuves par suite des scènes pénibles et des visions atroces qui nous étaient réservées.

Chaque matin, on assistait au transport des morts hors du tunnel. Ceux-ci étaient chargés pêle-mêle

sur des brouettes ou sur des wagonnets, la tête pendante, les membres écartés avec leurs muscles atrophiés, raidis par les spasmes et les affres d'une mort ignominieuse, sans consolation ni réconfort. Parfois, une tête émergeait de cet entassement avec son facies aux os saillants, aux yeux vitreux ou exorbités. Spectacle qui constituait pour nous une vision cruelle, d'autant plus inoubliable qu'elle se répétait tous les jours.

Toutes ces malheureuses dépouilles étaient destinées au four crématoire. Ce dernier était aménagé à proximité du camp dans un baraquement dominé par une haute cheminée, crachant sans cesse ses volutes de fumée noire et épaisse ; tout autour, un vitrage opaque pour mettre à l'abri des regards indiscrets la sinistre besogne qui s'accomplit à l'intérieur.

Ah ! Cette odeur de chair grillée qui vous prend continuellement aux narines, c'est pour nous un supplice chaque jour renouvelé, qui nous fait évoquer le martyre de nos camarades et l'horrible perspective que le sort peut nous réserver d'un moment à l'autre.

Du reste, ce four était trop exigu pour dévorer dans son lugubre foyer tous les restes que la Camarde lui vouait quotidiennement.

Aussi, tous les jours, des camions emportaient à Buchenwald les corps qui ne pouvaient être consumés et, de l'aveu d'un camarade dijonnais préposé à leur réception, le nombre de ces derniers atteignait chaque semaine trois ou quatre cents environ.

Pour combler les vides des kommandos, des ren-

forts de quatre cents travailleurs et même plus arrivaient au camp tous les huit jours.

Dois-je avouer que c'était une joie pour nous ? mais ce mot ne doit pas être pris dans son sens habituel. Pouvions-nous, en effet, nous réjouir de voir nos rangs grossis par des nouveaux compagnons de misère, appelés à mener la cruelle existence qui vient d'être décrite ? Non. Si nous étions heureux de les accueillir, c'était uniquement parce que nous allions pendant quelque temps échapper à l'abrutissement du bagne et reprendre contact avec le monde extérieur.

C'était le seul moyen possible d'avoir des nouvelles du dehors, de la situation internationale, de la guerre et même de l'état de l'Allemagne.

Il ne fallait pas être trop exigeant à l'égard des propos colportés par les arrivants. Évidemment, il y avait bien dans l'ensemble quelques parcelles de vérité ; mais, en somme, c'était le règne du bobard dans toute sa splendeur et, alors, l'invraisemblance ne choquait personne.

Au contraire, quel réconfort pour nos énergies défaillantes, nos espoirs chancelants ! Quel apaisement apporté à notre vie de brutes dans ce coin maudit de l'Allemagne !

Oui, il fallait à tout prix que notre moral soit maintenu pour échapper à l'emprise de la mort, qui nous courbait chaque jour davantage et contre laquelle nous nous raidissions.

O bruits de victoire, parfois trop sensationnels ou de bombardements démesurément grossis, rumeurs propageant les symptômes de la démora-

lisation, du découragement de la population allemande et de l'affaiblissement progressif de tout le pays, combien vous avez servi notre cause et favorisé ceux qui, à tout prix, voulaient lutter toujours, lutter avec âpreté pour échapper à l'anéantissement !

Ces renforts, c'était donc une lueur dans notre vie infernale et le temps nous paraissait moins pesant. Il n'en était pas de même des incidents ou des épisodes qui, de temps à autre, venaient rompre le rythme de notre journée de bagnard.

Chose curieuse, depuis notre arrivée, on n'avait pas encore procédé au rite de la désinfection. Sans doute, ici, nous constituions un îlot bien isolé, sans contact avec les civils, d'où aucun risque de contagion pour eux. Seuls, les S.S. pouvaient redouter d'être contaminés en cas d'épidémie.

Aussi, un beau soir de février, après le travail, vers vingt et une heures, ordre est donné au kommando de sortir du tunnel. Les visages deviennent anxieux, les regards s'interrogent... Que va-t-il se passer ?

Le froid est assez vif, la neige tombe par rafales. Il faut se résigner à obéir et à se constituer en colonne pour être dirigé vers une baraque en planches. Plus de doute maintenant, il s'agit bien de la désinfection.

Chacun doit d'abord se déshabiller complètement et ne conserver que la cuvette qui lui sert d'assiette ainsi que sa paire de sabots. Puis ses vêtements sont empaquetés et étiquetés pour être désinfectés à part.

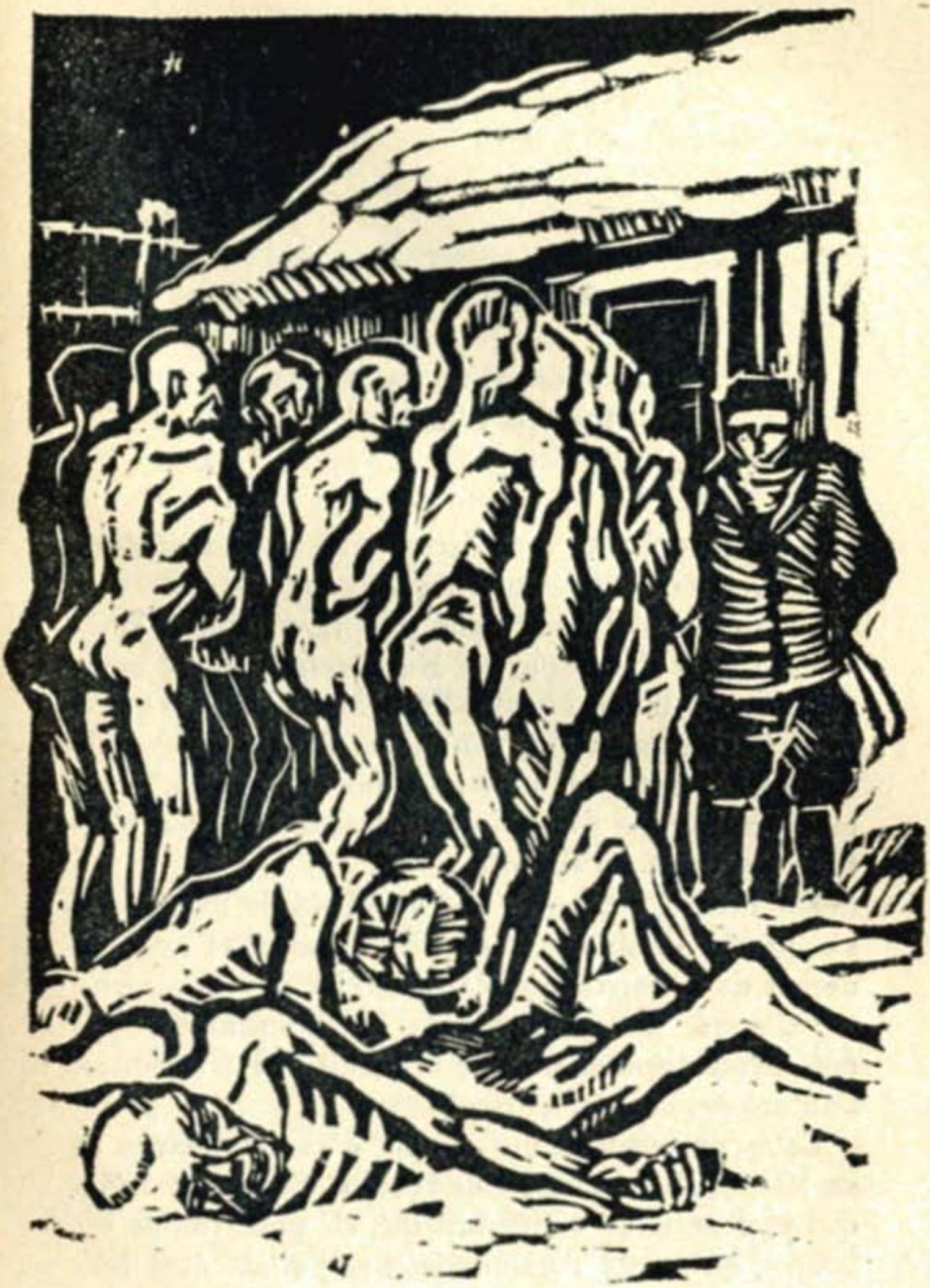
Pendant deux heures, exposés dans notre nudité aux intempéries, nous attendons, le corps transi et recroquevillé et de nombreux camarades sont alors frappés par la mort.

Aussitôt que nous avons pénétré dans le baraquement, nous sommes soumis aux mêmes servitudes qu'à Buchenwald. Cependant, il y a du changement en ce qui concerne les douches. Nous devons d'abord nous plonger dans un bac en ciment rempli d'une eau très froide. La douche n'est administrée qu'après un temps d'attente assez long. Au début, l'eau est très chaude, puis elle se refroidit graduellement pour devenir tout à fait glacée.

Une fois sortis de la chambre à douches, nous attendons la distribution de nos vêtements désinfectés. Comme ils sortent des étuves, ils sont encore très humides et c'est ainsi que nous les revêtons. Supplice terrible, car on a l'impression d'être enveloppé dans une sorte de linceul glacé et il faudra ensuite regagner le tunnel pour y reprendre le travail.

Après cette opération, des centaines de camarades sont morts de broncho-pneumonie ou de complications pulmonaires. Certains même, déjà épuisés par le travail, ont subi une dépression organique totale. Ils ont été envoyés dans ce que l'on appelait les « camps de repos ». Ceux-ci avaient été créés pour refaire les forces des bagnards dont on espérait tirer encore quelques services avant de les livrer au four crématoire.

Nous ne nous faisions aucune illusion sur les résultats obtenus par cette cure et c'est pourquoi nous qualifiions de « transports de la mort » les convois qui y acheminaient nos camarades : jamais aucun de ceux qui y participèrent n'est revenu parmi nous.



CHAPITRE III

Chef de colonne par intérim.
Visions d'horreur.

A cette époque, il m'arriva une aventure assez curieuse et qui faillit tourner au tragique.

Comme je l'ai mentionné plus haut, notre kommando était dirigé par un Kapo relativement sympathique et favorable aux Français. Je ne sais pourquoi j'avais gagné sa confiance, du reste, sans le vouloir. Peut-être aimait-il ma franchise, mon entêtement, ma rouspétance continuelle, mon attitude hautaine à l'égard des S.S.

Un beau jour, — c'était au début de mars, — il s'approche de moi et sur un ton amical et avec un accent de sincérité indéniable : « Comme tu es vieux et fatigué, me déclare-t-il, ne voudrais-tu pas commander une colonne de Français ? Si tu acceptes, l'affaire est conclue sur-le-champ. »

Cette proposition me semble d'abord étrange et suscite en moi un esprit de révolte. Comment ? moi qui professais un souverain mépris pour toutes ces brutes qui nous commandaient, j'allais être leur

émule et jouer le rôle d'un tortionnaire ? Non, ce n'était point possible.

Et pourtant — le premier mouvement de surprise et de révolte passé — ma raison reprend ses droits : je me représente par la pensée mes misérables compagnons ; je les vois injuriés, maltraités, écrasés par une besogne surhumaine. Et, si je devenais leur chef — ils étaient vingt — leur sort, sans doute, pourrait être beaucoup adouci.

Alors, au lieu de crier mon refus, comme me le dictait mon premier mouvement : « Avant d'accepter, dis-je au Kapo, je vais faire part de cette proposition à mes camarades. » Et je me rendis sur-le-champ auprès d'eux.

Quand je les eus mis au courant du motif de ma venue, je vis les yeux de tous ces malheureux briller de joie, leurs traits amaigris se détendre et, comme des frères qui espèrent dans cette situation un adoucissement à leur calvaire, ils s'écrient avec insistance : « Oui ! oui ! accepte ! accepte ! Il le faut ! Nous le voulons ! »

Alors j'acceptai. Et pendant un mois notre colonne put vivre d'une vie plus calme, plus tranquille, loin des hurlements, des brimades et des coups.

Malheureusement, ce bonheur très relatif fut trop éphémère et j'en fus l'auteur involontaire.

Dans notre kommando, il fallait travailler très vite et sans répit. Aussi, mon premier soin fut de demander à mes camarades d'adopter une cadence moins rapide et de se ménager. Et, comme tous les déplacements devaient être réglés par moi, je me plaçais en tête de la colonne et je marchais à petits pas.

Comme chef, j'étais seul astreint à saluer les S.S. C'était, on le comprend, une douloureuse humiliation pour moi, si j'avais consenti à le faire. Aussi, je résolus de ne jamais m'abaisser à ce geste et il ne se passa pas de jours où je ne fusse gratifié de quelques coups de cravache pour mon attitude.

Or, un matin, fin mars, mon groupe recevait l'ordre de charger des caisses sur un wagon. C'était un travail pas trop pénible, qui pouvait nous occuper toute la journée, à condition de le mener à l'extrême ralenti.

Je ne me doutais pas que j'étais observé par un Vorarbeiter depuis quelque temps. Celui-ci, devinant mes intentions, se précipite furieux vers moi et m'enjoint d'accélérer le travail. Refus formel de ma part. Alors, il m'accuse de sabotage et me menace de me dénoncer aux S.S.

Je crus qu'il se bornerait à cette manifestation bruyante et que l'incident n'aurait pas de suite. Or, un quart d'heure plus tard, un nazi, rouge colère, se présente à moi et m'administre force coups de poing et force coups de botte, en m'ordonnant de travailler avec plus de rapidité.

Après son départ, mes camarades et moi, tout en déplorant notre malchance, nous nous estimions heureux de nous en tirer à si bon compte. Mais, à peine avions-nous repris le travail, que je m'entendis interpeller par un Allemand en civil.

Je me retourne et je me trouve en présence d'un solide gaillard, à la chevelure châtaine, aux épaules bien carrées et qui mesure au moins un mètre quatre-vingt-dix. Il porte un manteau de toile cirée

avec pèlerine. Son air est dur, son regard haineux. C'est, à n'en pas douter, un représentant de la Gestapo.

Je me demande pourquoi il vient me trouver et ce qu'il me veut. « Vous êtes accusé de sabotage », me dit-il laconiquement. Et, sans attendre ma réponse, il se met à me frapper de toute la force dont il est capable. Je suis aveuglé par une véritable avalanche de coups de poing, qui me fait chanceler ; plusieurs fois même, je suis tombé à terre, la tête ruisselante de sang.

Malgré mes souffrances, je me rends compte que cette scène révolte mes camarades et les apitoie sur mon sort ; certains pleurent, en me voyant maltraité aussi sauvagement.

Puis, quand la crise de ce tortionnaire imprévu est calmée, il me conduit vers un premier Kapo. On appelait ainsi celui qui était le chef de plusieurs kommandos et jouissait du droit de frapper les Kapos sous ses ordres.

Ce personnage avait compris le motif pour lequel on avait recours à son aide. Il s'agissait de me faire subir par lui ce que nous appelions le supplice du « Gummi », sorte de schlague en caoutchouc, dont les coups étaient si redoutés de tout le camp.

On installait un tabouret devant le patient ; il devait se plier en deux, les mains posées sur le tabouret. Cette attitude obligeait le condamné à bien mettre en relief les reins et les fesses, sur lesquels s'abattaient, portés avec force, une cinquantaine de coups de Gummi.

A la suite de ce châtiment, le sang ruisselait, la

chair se tuméfiait ; il était presque impossible de marcher et, si l'on s'obstinait, c'était l'origine de souffrances épouvantables.

Je voulus néanmoins rejoindre mes camarades et mon état était si lamentable, que tous, apitoyés sur mon sort et irrités contre mes bourreaux, me conseillèrent de quitter mes fonctions. « Comme nous te connaissons, me disent-ils, si tu continues à nous commander, tu te feras tuer... Rentre avec nous dans la colonne. » C'était la voix de la sagesse et je me rangeai à leur avis.

Mais, adieu les beaux jours, si l'on peut qualifier ainsi les adoucissements relatifs apportés à la vie de mes camarades !

Un Vorarbeiter me remplace ; c'est une brute, pour ne pas changer. Et notre travail continue dans sa rigidité implacable. Pauvre bétail que nous sommes, il faut tirer de nous le rendement maximum. Les coups harcèlent sans cesse notre pauvre carcasse, qui plie et chancelle sous le poids de la fatigue.

Dans ce royaume, on ne doit pas non plus être malade, et si, par hasard, la dysenterie vous accable, il vous faut marcher et travailler quand même, jusqu'au moment où votre volonté ne pourra plus agir sur votre corps en loque et qu'un Vorarbeiter, armé d'un bâton, viendra vous achever et se faire ainsi l'auxiliaire de la mort, la grande pourvoyeuse du four de Buchenwald.

Combien de fois alors n'avons-nous pas assisté à une scène douloureuse et d'autant plus atroce pour nous qu'il était impossible d'intervenir en faveur des malheureux torturés !

Je revois encore, au moment où j'écris ces lignes, ce pauvre Russe, qui, dans une colonne voisine de la nôtre, faisait des efforts surhumains pour suivre ses camarades. Tout son être se raidissait pour forcer ses jambes à la marche ; parfois, il titubait, puis se redressait et repartait pour franchir encore quelques mètres. Il donnait néanmoins l'impression d'un être plus mort que vif. Sa volonté seule animait sa silhouette amaigrie ; par elle il voulait lutter contre le sort, marcher, se souder à la colonne, car, s'il s'arrêtait, c'était la mort.

Mais, pauvre loque humaine, que nous admirions de loin, car ton courage obstiné n'échappait pas à tous les témoins de ton attitude, tu étais le symbole du drame quotidien qui se jouait dans nos rangs et qui se terminait le plus souvent par le dénouement que nous redoutions tous : la mort affreuse réservée à une bête traquée.

Et le lendemain, c'était le tour d'un camarade français, puis d'un Polonais, d'un Tchécoslovaque, d'un Juif et ainsi de suite pendant des mois.

Ce sont des scènes que notre mémoire ne pourra jamais oublier et souvent même elles se complétaient de visions plus horribles encore.

Un matin, vers neuf heures, nous nous apprêtions à gagner le tunnel pour reprendre notre travail. L'allure de nos chefs nous laisse supposer qu'il vient de se passer quelque chose d'inaccoutumé. Nous sommes bientôt fixés à ce sujet.

Au moment où nous sortons des halls, dans le lointain, sous les flots de la lumière électrique blafarde, qui donne à cette scène un air plus macabre,

nous apercevons les corps de neuf malheureux camarades pendus à un gibet dressé sur les rails.

A n'en pas douter, ce sont des représailles, pour punir un travail jugé insuffisant, et elles doivent servir d'exemple à ceux qui restent.

Alors, notre groupe est obligé de défiler devant la potence et la vue de ces cadavres, que la mort a figés dans une silhouette inoubliable, nous tire les larmes des yeux et chacun sent la rage lui monter au cœur devant son impuissance à châtier un crime si atroce.

Une autre fois, nous fûmes encore témoins d'une scène douloureuse. On avait, à la longue, aménagé dans une baraque en planches une infirmerie, dirigée par un prétendu docteur, et destinée uniquement à donner des soins — ô ironie ! — aux travailleurs très malades.

A un moment donné, leur nombre était si élevé, qu'il était impossible de les loger tous dans le baraquement. Alors, sans s'émouvoir, le pseudo-praticien allemand prit l'habitude de faire entasser pêle-mêle à la porte de l'infirmerie les nombreux malades qu'il ne pouvait héberger.

Il y en avait là une vingtaine et même plus, qui attendaient la mort. Les uns agonisaient presque aussitôt arrivés ; d'autres résistaient plus longtemps ; d'autres enfin, moins affaiblis, auraient pu être sauvés, s'ils avaient reçu des soins.

Notre colonne vint donc à passer par là, au hasard de son travail. Au moment où je me trouvai face à face avec ces malades abandonnés, j'entendis une voix encore assez forte pour être perçue : « Y a-t-il, disait-elle, un Français parmi vous ? »

Alors, malgré l'interdiction formelle qui nous était faite de quitter les rangs, je ne pus résister au désir de porter secours à un camarade en détresse. Je m'approchai et me trouvai en face d'un gars de vingt ans, un Bordelais, essayant de dégager en vain son corps pressé sous ceux de ses camarades morts ou mourants.

Il veut vivre à tout prix et échapper à l'asphyxie qui le guette.

Je le tirai de là avec peine, le fis asseoir, le réconfortai de mon mieux et lui laissai espérer des soins et la guérison. Mais, je le savais perdu et je ne pus m'entretenir avec lui que quelques minutes.

Le Kapo s'était déjà aperçu de mon absence et, à mon retour, je fus accueilli, comme d'habitude, à coups de pied et à coups de poing.

CHAPITRE IV

Aménagement d'un camp en plein air et nouvelles conditions de travail et de vie.

A partir du mois d'avril 1944, un grand changement intervient dans notre vie.

A ce moment, l'usine de Dora est presque complètement aménagée ; son activité bat son plein et il faut désormais obtenir de tous un travail intensif.

Alors, la direction, sans doute pour pouvoir utiliser tous les halls intérieurs pour la fabrication, décide d'aménager un camp en dehors du tunnel et d'y loger les différents kommandos.

On choisit comme emplacement la pente boisée de la colline. La majeure partie des baraques sont dressées sous les arbres, de façon à éviter le repérage par les avions. Elles sont entourées d'un système de fils de fer électrifiés pourvu de miradors très rapprochés pour rendre impossible toute tentative d'évasion.

Ce camp doit nous abriter uniquement pendant les heures de repos. On y installe d'abord les kom-

mandos employés à la fabrication des torpilles, puis ce fut notre tour quelques jours plus tard.

Alors, le jour où nous en prenons possession, une épreuve cruelle nous est réservée. Depuis trois mois, nous vivions presque exclusivement dans le tunnel sous la clarté d'une lumière électrique plus ou moins intense, qui ne nous permettait pas de nous rendre exactement compte de notre état.

Aussitôt que nous fûmes tous sortis du souterrain, chacun est pour ainsi dire pris d'effarement, en jetant ses regards sur ses camarades. Doit-il en croire ses yeux ? Ce ne sont plus des êtres vivants qu'il a devant lui, des hommes, mais des corps au teint terreux, très amaigris, vêtus de défroques sales et déchirées, en un mot presque des cadavres ; la plupart même sont dépourvus de chaussures.

Et, à peine remis du bouleversement profond qui nous accapare, nous sommes brutalement formés en colonne par cinq pour gagner le camp, encadrés par les S.S. suivis de leurs redoutables chiens pour faire respecter l'alignement ; un seul écart, même léger, nous valait une morsure ou une rafale de mitraillette.

Avant de pénétrer au camp, il faut subir le contrôle du poste. A ce moment, la colonne doit s'avancer au pas cadencé, tout le monde tête nue, et l'effectif est compté, comme s'il s'agissait d'un troupeau de moutons. Si, par mégarde, quelqu'un, pendant la marche, balance les bras, il reçoit des coups de cravache pour le rappeler à la réalité.

Tout se passera ainsi, chaque fois que nous regagnerons notre baraquement, le block 113.

Si c'était pour nous un bonheur relatif de pouvoir

jouir un peu de la lumière du jour, d'un air plus respirable et plus salubre, d'une vie en commun moins resserrée, par contre, il ne nous était pas possible d'en profiter beaucoup, car nous étions soumis à une discipline plus rigoureuse et à un genre de vie plus épuisant qu'auparavant.

Notre baraquement comportait à l'entrée, un vestibule ; sur celui-ci donnaient les lavabos et les w.-c. Puis, une allée centrale ; de chaque côté, les dortoirs et les salles servant de réfectoires.

L'Administration comprend un chef de block, portant un numéro sur le bras. Il est assisté d'un comptable, le Schreiber ; des Stubendienst sont également attachés au service de chaque block ; ce sont eux qui distribuent la soupe et ce sont, en général, des êtres malfaisants.

Comme je le mentionnais plus haut, nous ne pénétrions dans notre block qu'après le travail pour y manger et dormir, soit le soir, soit le matin, selon que notre kommando travaillait de jour ou de nuit.

Or, à notre arrivée, nous étions soumis à toutes sortes de vexations. Chacun était obligé de quitter ses chaussures, de les laver et de pénétrer ensuite à l'intérieur pieds nus. Ceux-ci, en particulier, devaient toujours être tenus très propres ; c'était assez difficile d'y parvenir, car le vestibule était presque toujours maculé de boue et mouillé.

Pendant notre sommeil, un Kapo passait l'inspection des dortoirs et, s'il constatait des infractions à la règle, il tirait du lit, à coups de matraque, l'infortuné délinquant et le conduisait, séance tenante, au lavabo.

En outre, au réveil, la porte de chaque dortoir était ouverte, et chacun devait se présenter le torse et les pieds nus pour les ablutions du matin. On nous distribuait alors un jeton carré en os de couleur variable selon les blocks et celui-ci permettait à son détenteur de pouvoir retirer sa soupe et son pain. Ceux qui ne pouvaient se présenter à la distribution étaient astreints à un jeûne de vingt-quatre heures. Il en était de même pour les retardataires.

Du reste, le premier jour de notre installation au block 113, il se passa une scène inoubliable pour ceux qui l'ont vécue. Les lavabos de notre baraquement n'étaient pas encore achevés. Alors, il fallut nous rendre dans un autre local et nous étions cinq cents, ne disposant que de quelques minutes pour pouvoir enfin nous passer un peu d'eau sur la figure.

Songez que depuis trois mois nous ne nous étions pas lavés ! Aussi, la vue de l'eau, qui nous avait été jusque-là complètement refusée, va provoquer chez nous, après quelques instants de calme, une sorte d'égarement passager. C'est alors une ruée terrible de tout le groupe vers la fontaine qui alimente les robinets ; il s'ensuit une bousculade et une mêlée indescriptibles, qui ne dureront que quelques minutes, car nos gardiens, semblables à de véritables furies, se précipitent sur nous. Les coups de bâton et de cravache pleuvent drus comme grêle. Devant cet assaut de brutalité, le groupe est obligé de reculer ; des camarades tombent à terre et sont piétinés, poussant des cris affreux, qui rendent cette scène encore plus poignante.

Ceux qui n'ont pu ou pénétrer dans le lavabo ou procéder à une toilette très sommaire, sont alors mis à part, puis ramenés sur les lieux, déshabillés complètement, et, pendant une demi-heure, on leur arrose la tête et le corps avec un jet d'eau glacée, supplice d'autant plus dur que, dans cette région, le mois d'avril est encore très froid.

Dans les semaines suivantes, cette opération se répéta plus d'une fois. Aussi, la plupart de ceux qui y étaient soumis tombaient malades, voués à une mort certaine.

Notre régime alimentaire ne subit aucun changement ; il comportait toujours un litre de soupe au rutabaga, deux cents grammes de pain et quinze grammes de margarine.

Il en est de même pour le couchage. Nous pouvions, il est vrai, respirer plus librement, mais on nous faisait payer cher cette sorte de faveur. Comme précédemment, nos dortoirs étaient pourvus de couchettes superposées, sans paillasse ; une seule couverture en constituait tout le matériel. La largeur de ces couchettes ne dépassait pas soixante centimètres et il fallait dormir à trois dans cet espace à peine suffisant pour un seul. Néanmoins, la fatigue, de plus en plus accrue, nous clouait sur ces lits de misère et nous nous endormions collés les uns contre les autres.

C'est qu'en effet le travail quotidien était dur et implacable pendant douze heures consécutives. Tout autour du tunnel, le matériel s'entassait. Les trains arrivaient sans arrêt, déchargés, puis rechargés dans un temps record.

A partir du mois d'avril, ils pénètrent dans le tunnel et l'on exige des kommandos, qui seuls assurent ce service, une activité de plus en plus fiévreuse et épuisante. Tous ceux qui en ont fait partie sont presque tous morts à la tâche et chacun de ces kommandos a été reconstitué plusieurs fois. La plupart des déportés qui y ont été affectés n'ont résisté au plus que deux ou trois mois. Du groupe des nombreux camarades venus en renfort avec moi à Dora, deux seulement ont eu la chance de tenir jusqu'à la libération : un Polonais et moi-même.

On se demandera pourquoi nous avons été les seuls rescapés. C'est, sans doute, parce que notre constitution était plus robuste. Quant à moi, je puis avouer que c'est surtout à ma volonté que je dois la faveur d'être encore vivant.

Oui, à tout prix, je voulais vivre et échapper à la mort lente. Je voulais voir la fin des hostilités et l'écrasement du nazisme. Malgré le harassement, les coups et l'avilissement que subissait notre personne, je voulais marcher, marcher toujours, imposer ma volonté à mon organisme défaillant, et, au besoin, s'il l'avait fallu, j'aurais marché sur les genoux, car, — c'était la loi de notre bagne, — quiconque défaillait à la tâche était achevé par une balle de mitraillette. La volonté a été chez beaucoup d'entre nous la cause de prodiges d'énergie et heureux ceux qui ont pu l'affirmer sans relâche, car c'est à elle qu'ils ont dû, en grande partie, la joie de revoir la France.

Dans nos groupes de transport, il ne fallait comp-

ter sur aucun réconfort moral. Le règlement interdisait les visites d'un block à l'autre. Nous aurions eu plaisir à retrouver des camarades et à nous ménager quelques nouvelles relations pour lutter contre la vie abrutissante que nous menions. Rien à faire et malheur à qui enfreignait le règlement !

Il était du reste difficile pour quelqu'un qui a séjourné plusieurs mois à Dora de se créer un cercle d'amis et de s'arracher chaque jour pendant quelques instants à la vie infernale où se débattait le bagnard par suite des conditions du milieu où il vit et de l'état d'esprit qui y règne.

Ici, en effet, affluent des déportés de toutes origines et de toutes nations. Beaucoup y ont été acheminés pour raison politique ou pour participation à la Résistance. Mais le plus grand nombre ont été amenés en représailles pour d'autres motifs ; certains même avaient un passé très chargé.

En outre, la plupart des affectés aux transports, je n'insisterai jamais assez sur ce point, sont littéralement accablés par leur besogne écrasante ; leur état physique est tout à fait déficient ; ils sont incapables de réfléchir et de penser et ils vivent, à leur insu, comme de véritables machines.

Aussi, les conversations ne sont possibles qu'avec un petit nombre de déportés, mais il est essentiel de n'avoir affaire qu'à des gens sûrs, à de véritables amis. Et puis, il y a les S.S., dont il faut dépister la surveillance.

Quand on parvient à se lier avec un groupe de bons camarades, les entretiens — et c'est fatal — s'orientent le plus souvent sur la nourriture, tant

étaient violents chez beaucoup l'obsession de la faim et le désir de retrouver bientôt une alimentation normale, digne d'un travailleur civilisé. Certains même se consolaient en élaborant de substantiels menus et y faisaient figurer les plats qui jadis étaient servis sur la table familiale, se promettant de les savourer à leur retour, d'autant mieux qu'ils en étaient privés depuis longtemps.

Parfois, l'on s'entretenait de la défaite allemande, du débarquement en France, des bombardements et de leurs conséquences et surtout de notre espoir dans une libération prochaine.

Il convient de noter ici que, tous, nous avions la conviction que les Alliés préparaient dans cette intention un plan, qui nous permettrait d'échapper aux nazis avant la fin des hostilités, car nous les savions assez lâches pour nous faire périr en masse, comme suprême vengeance de leur défaite. Nous étions persuadés que les Anglais et les Américains, disposant de puissantes formations aériennes, les feraient atterrir par parachutage autour de nos camps, bien avant l'arrivée des troupes de choc, et empêcheraient ainsi les bourreaux de satisfaire à leur fureur exterminatrice. Aussi ce fut pour nous une profonde déception d'avoir été abandonnés au gré des événements et libérés dans des conditions souvent tragiques, comme on le verra par la suite.

A partir du mois de juillet 1944, de grands changements surviennent dans notre existence ; elle deviendra plus mouvementée, plus trépidante, moins ordonnée. Les événements se précipiteront en fin

d'année et nous laisseront prévoir la fin proche de notre calvaire.

A ce moment, en effet, les Alliés effectuent sans répit des bombardements massifs sur l'Allemagne. Presque tous les jours, l'alerte est donnée au camp par les sirènes.

Tous ceux qui travaillent de nuit et au dehors sont tenus de rentrer au tunnel, car les Boches redoutent les évasions et coupent la lumière. Mais ces alertes, non seulement nous réconfortent, mais nous assurent un repos imprévu et bien accueilli de tous.

Quant aux camarades qui occupent les baraquements, ils s'empressent de sortir de leur block pour contempler et saluer ceux qu'il appellent « leurs Libérateurs ».

Souvent les avions volent à faible altitude en nombre considérable. Nous en avons parfois dénombré de quinze cents à deux mille. Le ciel leur appartient. Pas un appareil ennemi pour les gêner, pas un coup de canon pour les disperser.

On comprend la joie qui alors s'empare de nous et nous remplit d'immenses espoirs. Nous en déduisons que la défense aérienne allemande est impuissante ou nulle et que la fin des hostilités est proche.

Mais ici encore, il faut être discret, car gare aux Kapos et aux S.S. qui, furieux et rageurs à cause de notre attitude, nous feront rentrer dans nos blocks à coups de bâton ! Mais peu nous importe : ils ne peuvent étouffer le bonheur qui nous enivre au dedans de nous-mêmes.

Nous avions entendu le ronronnement des for-

teresses volantes, nous les avions vu briller dans le ciel et leur éclat signifiait pour nous le proche retour de la liberté, de cette liberté qu'aucune tyrannie n'a jamais pu détruire, ainsi que celui de la confiance qui décuplait notre volonté de vivre, de durer le plus longtemps possible et de lutter contre les tortures et les souffrances.

CHAPITRE V

Activité intense de Dora alors centre de déportation internationale. Misère des Juifs. — Scènes de pendaison.

C'est aussi à cette époque que nous commençons à nous rendre compte de l'épuisement de la machine de guerre allemande ; il nous est révélé par les derniers sursauts de son industrie. Dora doit en ce moment redoubler d'activité ; les dirigeants du Reich veulent à tout prix tenir la promesse faite d'anéantir la victoire en marche des Alliés par les fameuses armes secrètes.

Aussi, sans arrêt, le gros matériel pour la fabrication des torpilles arrive, s'entasse sur le terrain faisant face à l'entrée du tunnel et occupe une superficie de douze kilomètres carrés.

Mais cette activité extraordinaire ne durera qu'un temps : les stocks de matières premières, constitués à la faveur de l'occupation, s'épuisent rapidement. Et bientôt nos camarades, affectés au fonctionnement des tours et des machines, cesseront le travail le dimanche. Seuls, nos kommandos de transport ne bénéficieront pas de ce repos forcé.

Aussi, malgré cette situation, l'usine de Dora doit fonctionner à plein rendement et, pour cela, il faut augmenter l'effectif des travailleurs, d'où ce lieu deviendra de plus en plus et jusqu'à la fin, un bagne de déportation internationale. Il sera en majorité peuplé de Russes, puis viennent, par ordre d'importance, les Français, les Polonais, les Belges, les Tchèques, les Hollandais, les Italiens et les Yougoslaves.

Les Français sont, en général, les plus mal vus. Par contre, et c'est le contraire qui semblerait logique, les Russes sont bien considérés. Il est vrai que ce sont surtout des Ukrainiens et le nazisme, on sait pourquoi, veut à tout prix se les concilier.

Quant aux Polonais et aux Belges d'origine flamande, ce sont les plus soumis. Parmi eux, se sont recrutés des Vorarbeiter et des Schreiber (comptables). Je n'ai, par contre, connu que deux Kapos français, l'un d'une conduite irréprochable ; l'autre, au contraire, employé à la Kammer (magasin d'habillement), était l'auxiliaire dévoué des S.S.

Il y avait peu de relations entre les Français et les différents éléments étrangers, car il était difficile d'engager des conversations avec eux. Les Polonais se montraient peu aptes à la discussion. Par contre, il était possible d'échanger des idées avec les Tchèques et les Russes. L'un d'eux, en particulier, originaire de Stalingrad, était très intelligent, parlait couramment notre langue et connaissait la plupart des chefs-d'œuvre de notre littérature et de notre éloquence parlementaire ; Victor Hugo et Jaurès étaient ses auteurs favoris. Ex-colonel de

l'armée tsariste, il admettait le régime soviétique, sans toutefois s'y rallier personnellement. Avec lui, il était facile et même agréable de s'entretenir souvent des nouvelles de la guerre et de faire le tour de la carte d'Europe.

Mais, de tous ces étrangers, les plus mal vus et les plus durement traités étaient les Juifs.

D'abord, ils étaient séparés de nous et travaillaient à part. Tout contact avec eux devenait impossible. On les employait de préférence à la « terrasse », c'est-à-dire à des travaux de surface. Ils creusaient des tranchées pour adduction d'eau ou pour installation d'égouts. Parfois, on les utilisait pour un nivellement de terrain ou pour d'autres besognes du même genre.

On ne peut se faire une idée du sort effroyable qui leur était réservé. La torture était leur rançon. C'était un spectacle douloureux de les voir au travail ; aucun moment de répit ne leur était accordé et la schlague fonctionnait en permanence.

Nous nous considérions, par rapport à eux, comme des sortes de privilégiés, car nous n'étions pas autant brutalisés ; nous pouvions parfois dépister la surveillance des S.S. pour ralentir notre travail et nous n'étions pas parqués comme eux dans un espace maudit.

Un jour que nous remontions au camp, le travail achevé, nous avons assisté à une scène poignante. Sur un terrain détrempé par des pluies diluviennes et recouvert d'un boue épaisse, de malheureux gosses juifs de douze à quatorze ans transportaient de la terre sur des brouettes. Deux d'entre

eux poussaient leur véhicule avec des efforts surhumains et essayaient d'échapper à l'enlisement qui les menaçait. Néanmoins, ils succombèrent bientôt et, aussitôt, des camarades se précipitèrent pour les secourir. Mais, à ce moment, surgirent un Kapo et un S.S. et alors ils assènent force coups de bâton sur ces pauvres gosses en détresse et l'un d'eux s'écroule assommé dans la boue.

Dora fut pour les Juifs un véritable camp d'extermination. Très souvent, il recevait des « transports ». On appelait ainsi leurs convois groupant huit cents et même mille déportés.

Il nous fut donné quelquefois de nous trouver sur le passage de ceux-ci à leur arrivée. On ne pouvait imaginer spectacle plus pénible et presque impossible à décrire. Tous ces pauvres êtres étaient déformés et hideux. La plupart ressemblaient à des squelettes ambulants, dont la figure et les yeux reflétaient la torpeur et l'angoisse qui les étreignaient. Leurs vêtements étaient sales, déchirés et parfois en loques. C'était un défilé pêle-mêle de vieillards, d'adultes et d'enfants de tous âges.

Souvent, la plupart, par suite de l'épuisement, tombaient comme des mouches. C'est ainsi qu'après l'arrivée d'un convoi, nous avons pu voir, à proximité du four crématoire, entassés dans un fossé, plus de trois cents cadavres. Ils étaient complètement nus et il était facile de se rendre compte par les contractions de leurs visages et les convulsions, dans lesquelles s'étaient figés leurs muscles atrophiés, que ces malheureux avaient succombé à d'horribles souffrances.

Aussi, tous ceux qui étaient témoins de tels spectacles, quelle que soit leur nationalité et même s'ils nourrissaient quelque prévention contre la race juive, sentaient leur haine et leur colère s'accroître contre cette tyrannie nazie dont ils étaient les victimes, mais qui apparaissait encore plus odieuse quand elle avait pour prétexte le racisme. Et tous se disaient entre eux : « Nous nous souviendrons ! » Hélas ! il n'a pas été donné à beaucoup de se souvenir.

Comme je viens de le dire, l'usine de Dora doit travailler à plein rendement. La direction se rend compte que les moyens ordinaires utilisés pour stimuler l'activité ralentie des bagnards sont insuffisants. Aussi, fera-t-on encore appel à un procédé plus barbare déjà utilisé antérieurement.

En effet, fin juillet, comme nous descendions du camp pour nous rendre au tunnel, au lieu d'y pénétrer en colonne, comme d'habitude, on nous prescrit de nous constituer en file indienne et l'on nous aiguille vers des galeries que nous n'avions jamais empruntées.

Cette mesure nous laisse perplexes, mais bientôt nous allons connaître la cause de ce changement d'itinéraire ; nous nous trouvons tout à coup devant les cadavres de neuf camarades qui venaient d'être pendus et il fallut défiler devant ces suppliciés châtiés pour l'exemple.

Une autre fois, fin août, toujours pour le même but, mais avec une mise en scène plus spectaculaire, le même drame se répète.

Ce jour-là, nous étions de repos, car notre travail

s'était effectué de nuit. Vers trois heures de l'après-midi, nous entendons hurler dans les baraquements l'ordre qui a tant de fois retenti à nos oreilles : « Aufstehen ! Aufstehen ! » (Debout). Puis, au bout de cinq minutes, c'est le rassemblement et le départ pour la place d'appel.

Chacun est anxieux, car dans notre situation de bête continuellement traquée, nous nous attendons toujours au pire.

A notre arrivée sur la place, nous voyons se dresser devant nous trois sinistres potences, pourvues de leurs cordes à nœud. Nous ne tardons pas à savoir à qui elles sont destinées.

A deux cents mètres environ de notre rassemblement, se silhouette la prison du camp. De celle-ci sort un groupe de cinquante-sept détenus, en majorité des Russes, tête et pieds nus, que l'on dirige, encadrés de S.S., vers le gibet. Chacun d'eux serre entre ses dents un morceau de bois de dix centimètres de long maintenu dans la position horizontale par deux fils de fer attachés à chaque extrémité et solidement noués derrière la tête.

Le moment est tragique et tous les assistants frémissent à la pensée qu'ils vont être témoins d'une nouvelle vision d'épouvante.

En effet, un interprète s'avance et nous donne lecture des motifs qui doivent justifier l'exécution projetée. Les victimes sont accusées de sabotage et de propos anti-allemands. Personne, parmi nous, ne se laisse convaincre par cet exposé de circonstance, car ce n'est qu'un prétexte pour essayer d'innocenter un acte barbare.

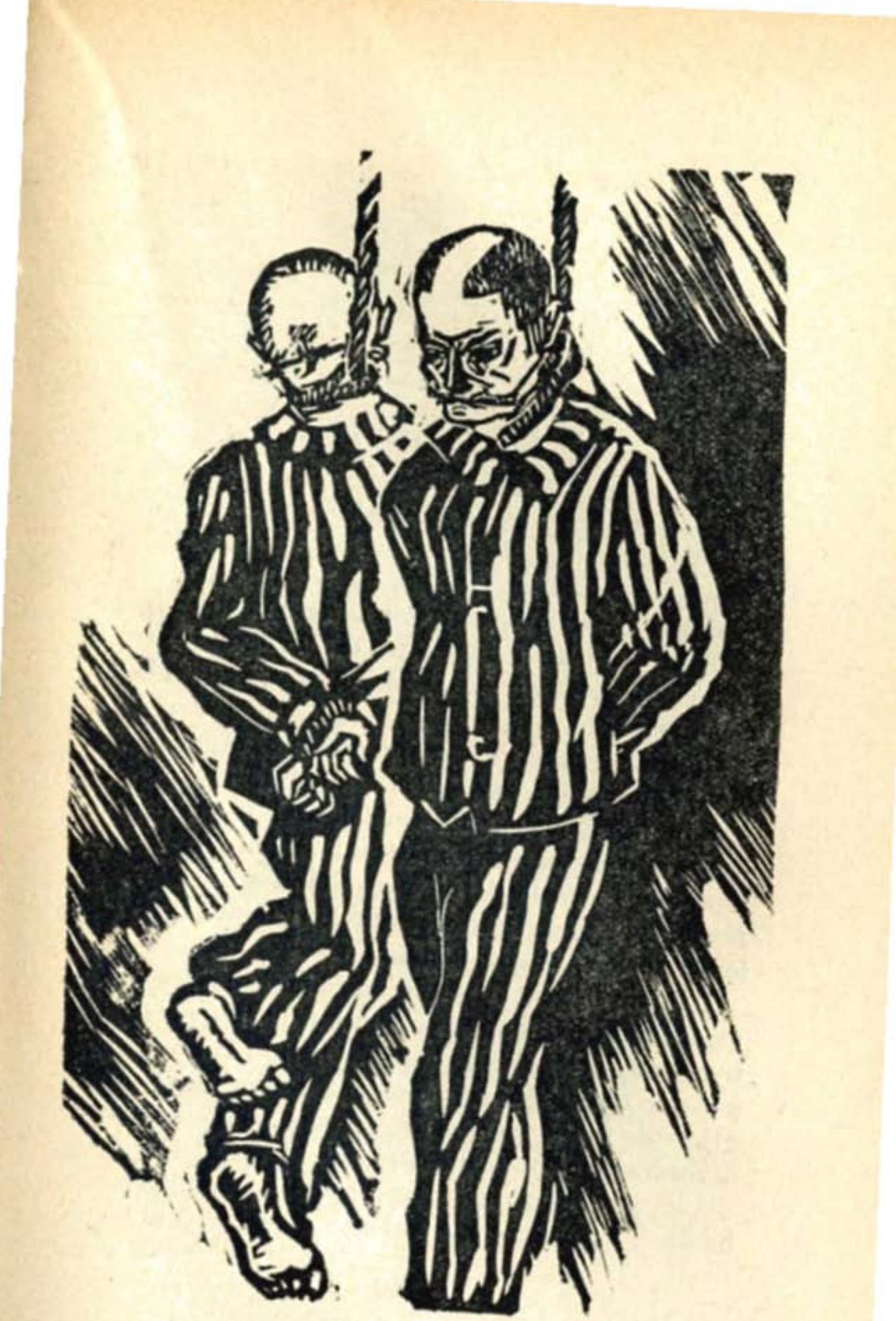
Une fois cette lecture achevée, dix-huit des condamnés sortent du groupe et sont répartis à raison de six par potence.

Le bourreau leur passe la corde au cou et les fait monter sur un tabouret. Ceux-ci sont rapidement enlevés. Le corps du supplicié alors tombe dans le vide, retenu par la corde ; un choc se produit, brisant la colonne vertébrale, et cinq minutes après, la mort a fait son œuvre. Puis, les autres groupes succèdent à ce dernier jusqu'à complet achèvement de l'exécution.

On ne peut imaginer vision plus atroce pour des civilisés. Nous étions tous figés d'horreur. Nos visages pâles et décomposés trahissaient notre bouleversement et la révolte de tout notre être.

Pendant plusieurs jours, les cadavres, avant d'être jetés au four crématoire, sont restés sur place pour que nous soyons obligés, lors de nos déplacements, de passer auprès d'eux et pour que cette vue contribue à nous démoraliser.

Quelques semaines plus tard, cette fois à l'intérieur du tunnel, le même spectacle nous est encore imposé, mais ce sera le dernier du genre, car d'autres préoccupations viendront bouleverser la vie de nos gardiens. Ils continueront à assouvir leur rage en nous distribuant la nourriture avec parcimonie et irrégularité ; les soupes seront plus claires, la ration de pain diminuée et certains même n'en toucheront plus. En outre, le travail ne comportera aucun allégement.



CHAPITRE VI

Victime de la brutalité nazie.

Malgré notre long martyre, malgré la suite interminable des jours de cette vie de bagnard, le temps néanmoins poursuit sa marche et nous voici à la fin de novembre.

Un changement va être apporté à nos occupations. Mon kommando est affecté au transport de la ferraille à l'extérieur du tunnel, malgré notre déficience physique, notre maigreur et notre faiblesse. Pour nous entraîner, on nous impose un nouveau Kapo, type de la brute accomplie et dont la surveillance ne se ralentira jamais.

Il fallait le voir à l'œuvre avec sa face crispée, ses yeux rougis par la colère, allant çà et là pour distribuer sans arrêt force coups de bâton. Il nous obligeait à courir en transportant à dos de lourdes pièces de fer et tous, épuisés, nous fléchissions sous le fardeau qui nous meurtrissait les épaules.

Un jour, en fin d'après-midi, complètement harassé, et malgré ma volonté de tenir coûte que

KAPO

coûte, je suis tombé. Alors, ce tortionnaire en furie se précipite sur moi, me frappe avec son bâton, puis s'acharne sur mes jambes qu'il meurtrit à coups de botte ; le sang coule des blessures qu'il me cause et ce n'est qu'avec peine que je puis me relever.

Le lendemain, la douleur due à mes plaies est presque intolérable et je me sens absolument incapable de continuer le travail. Il ne me restait qu'une chance d'échapper à la mort, c'était d'obtenir mon affectation à un autre kommando. Je savais la chose difficile, mais il fallait néanmoins tenter l'aventure.

Alors, de moi-même, sans autorisation officielle, je me présente au bureau des affectations. Là, j'eus le bonheur de rencontrer un interprète français, qui comprit ma situation et se chargea de faire part aussitôt de mon désir à un ingénieur allemand.

Celui-ci me fit appeler, accepta sans difficulté les explications que je lui fournis et me donna satisfaction. Le lendemain, je faisais partie d'un nouveau kommando. C'était un bonheur pour moi, car ma jambe gauche était complètement enflée ; j'en souffrais horriblement, au point qu'il m'était difficile de marcher.

Quel contraste avec le milieu que je venais de quitter ! Ici, plus de vociférations et de coups. Le travail s'effectue à l'abri dans un magasin. Je suis préposé avec quelques camarades à la manutention de pièces de duralumin destinées au montage des torpilles. C'était, comme l'on dit, le « filon ».

Mais, deux jours plus tard, je suis condamné, par suite de mon état qui s'était aggravé, à l'immobilité absolue. Il ne me reste dès lors plus qu'une ressource,

c'est d'essayer de me faire soigner et, dans cette intention, je me présentai à l'infirmerie.

J'y suis admis sans difficulté pour un phlegmon à la jambe gauche. Le jour même, je suis opéré sans être endormi par un soi-disant chirurgien-colonel ; il me fait trois profondes entailles avec des ciseaux. Naturellement, cette intervention m'a causé de grosses souffrances, mais pour moi ce n'était qu'un détail tout à fait secondaire. J'allais enfin pouvoir me reposer pendant quelque temps, plus longtemps même que je ne le supposais, car on m'a conservé pendant un mois.

L'infirmerie comportait plusieurs sections dans lesquelles on répartissait les malades suivant la nature de leur mal. Moi, j'avais été admis dans la section de chirurgie en compagnie d'autres camarades pour la plupart atteints de phlegmons ou d'anthrax.

Il ne fallait pas s'attendre à trouver ici un régime de faveur aussi bien au point de vue de la nourriture et du couchage que des soins médicaux.

On nous obligeait à coucher à deux, sans chemise, dans un lit large de soixante centimètres, simplement pourvu d'une paillasse et d'une couverture.

Malgré la saison froide et cette installation peu confortable, nous nous trouvions heureux et certains même avouaient, en plaisantant, « avoir trouvé le paradis ».

Comme les pansements manquaient, le papier remplaçait la gaze. Nos plaies n'étaient soignées que tous les trois ou quatre jours. On peut juger de l'état d'infection de la plupart d'entre elles et de

l'odeur particulière qui régnait dans la pièce que nous occupions. Mais peu nous importait, nous nous reposions.

Ce manque de soins causa la mort de nombreux malades ; quelques-uns y échappèrent grâce à l'amputation de la jambe. Quant à tous ceux qui étaient admis dans la section des grands malades, on savait d'avance qu'ils n'en sortiraient pas vivants.

Au mois de janvier 1945, je quitte l'infirmerie, mais ma jambe n'est pas guérie et je marche très difficilement. Malgré cela, je reprends le travail ; il est encore moins pénible que le précédent, et grâce à cette circonstance, je peux continuer à tenir le coup.

Du reste, fin février, les matières premières ne parviennent plus à l'usine. Il en est de même du ravitaillement et la faim commence à nous tenailler de plus en plus, car, souvent, pendant plusieurs jours, nous ne touchons plus de pain. Il est remplacé par une distribution de deux ou trois pommes de terre, grosses comme des œufs et parfois à demi pourries, mais nous les mangeons quand même.

A la fin du mois de mars, une grande joie vient raviver nos espoirs et nous redonner du courage. Nous savons que les Alliés approchent et nous en avons la preuve dans l'humeur massacrante de nos gardiens. Oui, cette fois, nous allons être définitivement libérés du royaume de la mort et nos conversations ne roulent plus que sur ce thème.

Malheureusement, nous sommes peu à peu envahis par la crainte qui se transforme même en angoisse. Comment serons-nous libérés ? Ne serons-nous pas

tous abattus, — hypothèse que nous avions jadis déjà envisagée — avant de pouvoir accueillir nos libérateurs ? Ou bien ceux-ci ne seront-ils pas obligés de nous délivrer en utilisant le bombardement ? Dans ce cas, beaucoup d'entre nous en seront les victimes.

Du reste, à partir de cette époque, nos souffrances vont s'accroître ; du 20 mars au 4 avril, nous ne recevons plus de pain ; il faut se contenter d'un litre de soupe très claire pour la journée.

Si notre situation s'aggrave, celle des Allemands devient aussi de plus en plus critique. Ils perdent leur belle assurance d'autrefois, ainsi que le contrôle d'eux-mêmes. On les sent inquiets, énervés, perdus devant une réalité qu'ils connaissent mieux que nous. Les ordres ne sont plus donnés avec la ponctualité de jadis. Le 2 avril, nous remontons au tunnel à trois heures au lieu de neuf heures et il faut le quitter une heure plus tard.

Les événements ont l'air de se précipiter. Maintenant, les S.S. s'affolent : c'est bon signe. Notre courage renaît.

CINQUIÈME PARTIE

4 Avril — 1er Mai 1945

LIBÉRATION ET RETOUR EN FRANCE

CHAPITRE PREMIER

Circonstances dramatiques de notre libération

Le 4 avril, cette fois, c'est le commencement de la pagaille ; un bouleversement complet se produit dans notre situation. On nous fait sortir des blocks, puis il faut y rentrer en hâte. Alors, ordre est donné à chacun de prendre une couverture et sa gamelle et de se rendre immédiatement sur la place d'appel. C'est un désordre indescriptible, que nos chefs ne songent pas à réprimer, tant leur désarroi est complet.

En hâte, on constitue alors des groupes de cent, car le tiers de l'effectif du camp doit emprunter le chemin de fer pour être transporté dans une direction inconnue. Chaque groupe désigné prend place sur un wagon découvert, après avoir reçu sept cent

cinquante grammes de pain et trois cents grammes de pâté par personne, comme vivres de voyage. A peine distribuée, cette maigre pitance est aussitôt dévorée, tant la faim nous torturait depuis plusieurs jours.

Pendant plus d'une semaine, nous allons être véhiculés à travers des régions que nous ne pouvons identifier, sans distribution de vivres et même de boisson ; heureusement, nous avons la chance d'être favorisés par le beau temps.

Chaque wagon est gardé par deux S.S. armés jusqu'aux dents. Beaucoup de camarades sont morts pendant le trajet et leurs cadavres sont jetés sur le ballast.

En cours de route, nous apprenons — et c'était exact — que notre convoi est dirigé sur Hambourg. Puis, arrivé à trente kilomètres de la ville, il reçoit l'ordre de faire demi-tour, car celle-ci est déjà occupée par les Alliés. Alors, descente vers le sud pour dépasser Hanovre.

Mais les bombardements alliés viennent de couper les voies et alors il faut remonter vers le nord-est, vers la ville de Celle.

Notre course errante a déjà duré huit jours et, pendant ce laps de temps, beaucoup étaient devenus fous, par suite de la faim et des souffrances endurées.

Moi-même, je n'échappai pas à la contagion pendant vingt-quatre heures. Par bonheur, des camarades français eurent pitié de mon infortune et ils n'hésitèrent pas à me soustraire à la vue des S.S., sinon c'était la mort, car c'est ainsi qu'ils se débarrassaient des gens atteints de folie.

Après l'arrivée du train en gare de Celle, une bonne partie de nos gardiens et des Kapos disparaissent, pendant que l'on décharge les cadavres des déportés qui viennent de mourir et qu'on les entasse sur les quais.

Nous sommes anéantis et par la tristesse que nous cause ce spectacle et par l'épuisement presque total de nos forces.

Malgré cela, tant bien que mal, il faut maintenant se reformer en colonne par cinq et recommencer des étapes sur une route inconnue pour y subir peut-être le sort de ceux que nous venons de quitter.

Il nous faut donc marcher encore, marcher vers de nouveaux obstacles, marcher pour sauver sa peau, marcher dans l'angoisse de l'avenir. Voilà où nous en sommes réduits.

Maintenant, nous redoutons tout. Que va devenir notre lamentable caravane d'êtres qui se croient maudits et dont le corps est harassé ? Pourront-ils supporter la fatigue de cet exode à pied, dont ils ignorent la durée ?

La ville de Celle, que nous traversons, est déserte et a été abandonnée en hâte par ses habitants.

A peine nous sommes-nous éloignés de quelques centaines de mètres des dernières maisons, qu'au milieu de la campagne silencieuse nous croisons, filant vers le sud, quelques voitures à chevaux où sont entassés pêle-mêle toutes sortes d'objets et de provisions. « Ah ! c'est bien leur tour ! » murmurent quelques camarades. Cette vue, c'est pour tous un éclair de joie au milieu de notre abandon, une lueur d'espérance dans notre lutte contre le néant.

Eux aussi connaissent maintenant les affres de l'exode. Cela leur manquait.

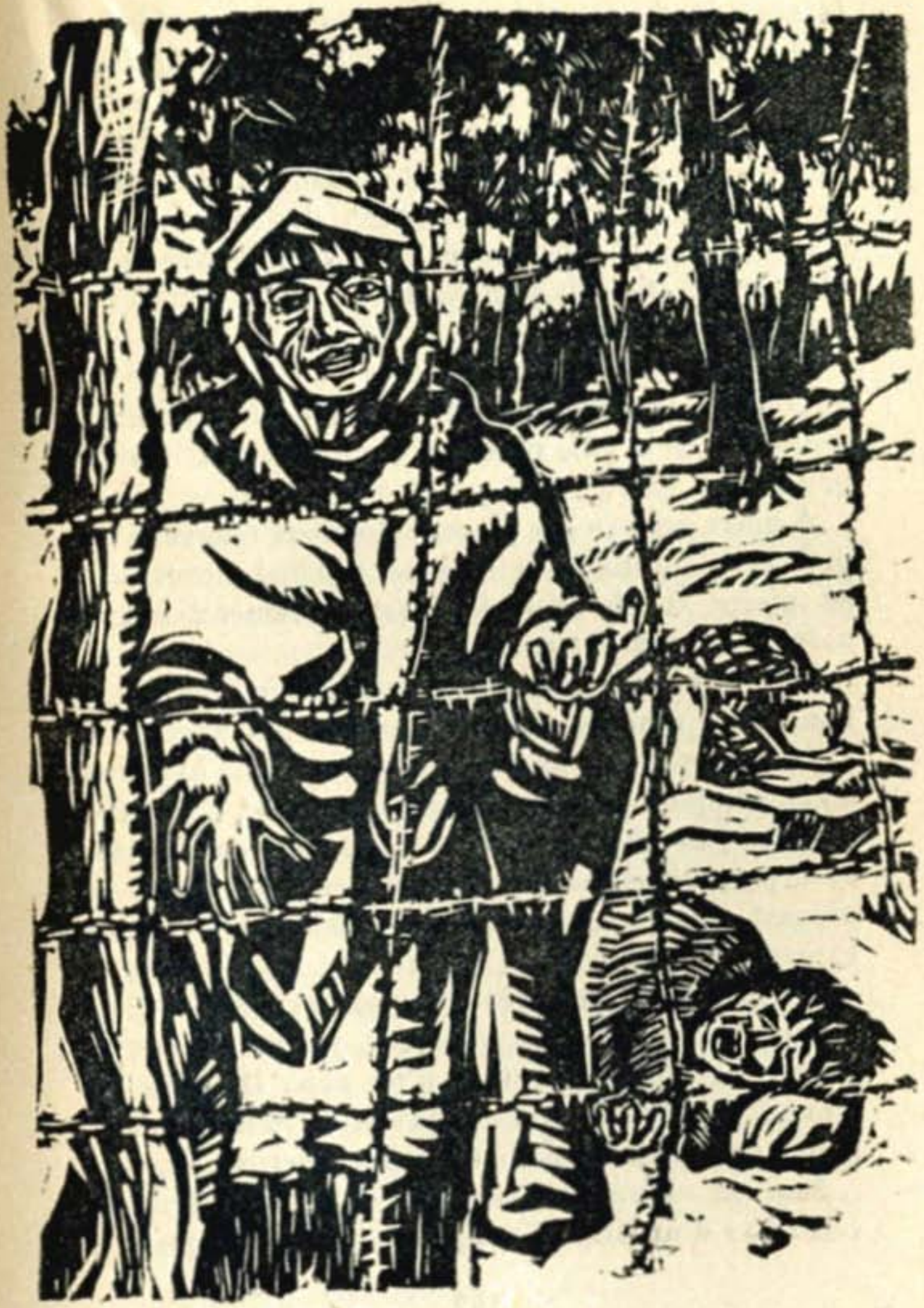
Bientôt, nous rencontrons une importante colonne d'hommes, de femmes et d'enfants juifs. D'où viennent-ils ? Nous l'ignorons. Où vont-ils ? Eux et leurs gardiens n'en savent rien. C'est aussi le hasard qui les mène et, comme nous, ils iront à l'aventure jusqu'au moment où le destin les jettera dans les avant-gardes alliées.

Maintenant, à deux cents mètres de nous, longeant la route sur une bonne partie, se silhouette l'ensemble d'un camp important avec une large enceinte de barbelés.

Quand notre convoi arrive à sa hauteur, il se trouve en présence d'un spectacle qui complète en horreur toutes les visions du même genre qui nous avaient été imposées depuis un an. Ici, la famine et le typhus règnent en maîtres et c'est pour cette raison que les S.S. ont abandonné cette terre maudite. Çà et là, partout, dans les cours, dans les espaces séparant les blocks, le long des barbelés, gisent, dispersés ou par groupes, dans des attitudes convulsives, des cadavres de femmes.

Celles qui, jusque-là, avaient été épargnées par la mort et parmi elles beaucoup de Françaises n'étaient plus que des squelettes d'une maigreur inconcevable. Leurs pauvres mains suppliantes se tendaient vers nous pour essayer d'obtenir un morceau de pain, qui n'aurait trompé leur faim que pour quelques instants, car le camp n'avait reçu aucune nourriture depuis huit jours.

Il nous était impossible de les secourir et, malgré



la cruauté de cette épreuve, nous dûmes, comme cela s'était déjà produit, nous résigner à poursuivre notre route.

Notre colonne, du reste, commençait à se disloquer. Beaucoup ne pouvaient continuer à marcher et s'affalaient sur l'accotement du chemin. Ils étaient aussitôt abattus par les S.S., car il était absolument interdit par eux de porter secours à un camarade défaillant.

La plupart d'entre nous auraient subi ce sort, si le camp où l'on nous conduisait n'eût été installé à proximité de la ville de Celle, environ à quatre kilomètres.

A notre arrivée sur place, nous nous trouvons en présence d'un ensemble imposant de blocks construits en pierre et abandonnés, c'est le fameux bagne nazi de Bergen-Belsen.

Une fois que nous avons pénétré à l'intérieur, nous nous rendons compte que son aménagement a été conçu avec un certain souci de l'hygiène. Dans chaque block, des lavabos et des w.-c. ont été prévus. Les chambres, sans être trop spacieuses, sont propres et de dimensions variables. Dans la plupart subsistent encore les couchettes à étages superposés.

Il nous semble qu'après avoir subi les rigueurs d'un affreux exode depuis quelques jours, c'est une chance de pouvoir profiter d'un abri. Ici, plus de travail. Il est possible de se laver, de se nettoyer et même de se reposer dans un calme relatif.

Mais la nourriture va faire défaut ; il faut se contenter d'un litre de soupe par jour ; quelquefois,

très rarement, elle sera complétée par la distribution de cent grammes de pain. Aussi, nos corps s'amaigrissent de plus en plus et le peu de force qui nous reste diminue de jour en jour.

L'infirmerie du camp continue à fonctionner. Il est facile d'y faire soigner nos plaies. Pendant ce temps, la dysenterie intensifie ses ravages parmi nous. On ne peut rien tenter pour l'enrayer et, chaque jour, elle cause la mort de soixante à quatre-vingts camarades.

Malgré cela, le moral reste élevé. Nous avons été groupés par nationalités et c'est une joie profonde de se retrouver entre Français, de pouvoir converser librement, de nous créer une ambiance de confiance et d'espoir. Oui, nous sommes tous persuadés que la fin de notre calvaire est proche et qu'il n'y a plus qu'à laisser agir le destin.

Le 12 avril, grosse émotion, choc moral intense, qui, d'un seul coup, va nous faire oublier toutes nos souffrances : nous percevons la voix du canon, qui gronde dans le lointain, puis semble se rapprocher. A un moment même, il s'accompagne du crépitement des mitrailleuses.

Ah ! comme nos oreilles se tendent dans sa direction, comme nos cœurs battent plus fort, comme nos visages s'illuminent d'une joie sans arrière-pensée ! Pour nous, l'instant est solennel et notre silence le prouve. Cette fois, nos « Libérateurs », tant attendus sont là, à quelques kilomètres de nous. Nous allons bientôt vivre cette réalité que nous avons tant souhaitée et qui maintenant ne sera pas un vain mot.

Nos gardiens en ont aussi la conviction et presque tous — il faut leur reconnaître le sens de l'opportunité — quittent alors leur uniforme et revêtent le costume civil, puis disparaissent, pensant ainsi se mêler à la foule au moment de l'arrivée des Alliés et éviter les représailles. Seuls, quelques fanatiques du nazisme restent encore avec nous, mais leur présence ne nous préoccupe plus ; ils ne sont plus à redouter.

Maintenant, nous sommes accaparés par cette idée de la délivrance proche. En l'attendant, chacun laisse vagabonder son imagination. Elle échafaude les hypothèses et les combinaisons les plus diverses selon le tempérament de chacun. Surtout elle nous transporte déjà vers notre chère France, dans ce coin de notre pays que nous avons quitté dans des circonstances tragiques, auprès de notre famille et de nos amis.

Chacun revit alors par la pensée les événements passés et se laisse bercer par l'espoir proche de pouvoir recommencer une vie d'homme libre en terre libre. Tout cela se traduit dans des conversations entre compagnons de misère et des larmes de joie perlent aux paupières de ceux qui ne peuvent contenir leur émotion.

Pendant ce temps, la poursuite des Alliés s'accentue, la voix du canon se rapproche, s'amplifie, puis soudain se tait et il plane alors sur la région un grand silence, qui nous laisse présager l'aube du grand jour que nous attendons.

En effet, *le 15 avril*, à quinze heures trente, des cris se font entendre de tous côtés aux abords du

camp. Nous nous précipitons aussitôt vers l'enceinte et nous nous trouvons en présence d'une colonne anglaise qui franchit la porte de notre refuge. Alors, de partout, des acclamations retentissent. C'est dans une sorte de délire causé par la joie et l'émotion que nous accueillons les tanks libérateurs. Chacun oublie, en cet instant magnifique, tout le passé pour s'abandonner aux effusions de se reconnaissance. Et, pendant quelques minutes, ce ne sont que poignées de mains chaleureuses, qu'accolades ardentes, vivats et cris mille fois répétés de « Merci » !

Ah ! c'est dans de tels moment que l'on comprend réellement avec tout le sens que lui ont donné la civilisation et le progrès moral, la valeur, la profondeur et l'importance du mot « Liberté ». Car, maintenant, nous redevenons des hommes et surtout des hommes libres.

Il faut avoir vécu ces minutes pour s'expliquer l'enivrement qui s'empare de tout notre être, esclave des bagnes nazis. Pendant des mois, notre corps et notre esprit ont subi la contrainte des châtiments et d'une discipline barbare. On voulait nous abaisser au rang de la brute, faire de nous des machines, dont il fallait exploiter le rendement au maximum. Tout cela, aujourd'hui, s'évanouit.

La liberté retrouvée nous apparaît plus radieuse que jamais. Elle semble aujourd'hui se symboliser pour nous sous la forme d'une de ces jeunes Résistantes, amazones modernes, héroïnes obscures de la guerre secrète, au visage illuminé par la joie, auréolé de lumière, les bras tendus vers toute cette foule

de misérables infortunés, qui secoue ses fers et fait craquer cette gangue dans lequel le nazisme l'a enserrée depuis longtemps.

Et, ce jour-là, à notre joie délirante succèdent aussitôt la fureur et la haine à la vue de nos tortionnaires nazis, qui n'avaient peut-être ni pu ni su disparaître à temps, et ils sont alors abattus de la façon qu'on peut facilement deviner et qui était la juste rançon de leur brutalité et de leur tyrannie.

Pendant que se joue l'épilogue du drame où nous nous débattons depuis de longs mois, la tristesse va encore assombrir nos fronts une dernière fois. La mort, insatiable, continue à faucher dans nos rangs. Beaucoup de camarades français, totalement épuisés, à bout de forces et incapables de supporter l'émotion qui les bouleverse à l'arrivée des Alliés, succombent à nos côtés. Cependant, quand leurs yeux se ferment, ils ne traduisent pas, comme ce fut le cas jusqu'alors, l'épouvante et l'horreur, mais le calme et la joie, trop courte hélas ! de connaître la victoire avant le suprême sacrifice.

Quant à nous, qui avons le bonheur de survivre, nous savons qu'il faut, avant notre retour, subir encore bien des privations, car les détachements anglais, qui viennent de nous libérer, ne sont que des avant-gardes ; elles ne peuvent ni nous ravitailler ni pourvoir à notre rapatriement.

CHAPITRE II

Retour en Bourgogne par la Belgique et Paris.

Ce n'est qu'à partir du 16 avril que le Commandement allié va s'occuper de la question du retour. On procède alors au recensement des nationaux de chaque pays pour connaître le nombre exact des gens à rapatrier et s'assurer de leur domicile.

Mais nous sommes presque tous épuisés et même anéantis. Par suite, nous perdons toute notion de la réalité. Obsédés par la faim, nous passons des jours à discuter cuisine, à élaborer des menus ; c'est pour nous, semble-t-il, le point capital.

Pendant ce temps, beaucoup de nos camarades meurent à nos côtés sans soins et se débattent partout dans l'atrocité d'une agonie sans réconfort.

Certains se tordent comme une masse informe ; d'autres expirent dans les cours, le long des blocks ou même à l'ombre d'un bouquet d'arbres.

Nous les regardons. Nous assistons impassibles à leur trépas et nous nous contentons de dire :

« Tiens ! En voilà encore qui ne reverront pas la France ! »

Néanmoins, il y eut une certaine réaction chez les moins exténués d'entre nous devant ce spectacle tragique. Quelques-uns ont voulu remplir les fonctions d'infirmiers ; d'autres leur ont conduit des malades, car la dysenterie surtout continuait ses épouvantables ravages.

Aujourd'hui, quand nous revivons par le souvenir ces lugubres instants, nous éprouvons presque de la honte devant notre insensibilité. Nous aurions pu alors recueillir les dernières pensées de ces mourants, connaître leurs noms et l'adresse de leurs familles. Il nous aurait été dès lors possible de rapporter à celles-ci des renseignements susceptibles d'atténuer un peu leur angoisse et leur douleur.

Mais que l'on soit indulgent pour nous et que l'on nous accorde des circonstances atténuantes, car, à ce moment, nous n'étions plus des hommes.

Le 26 avril, les Français, au nombre de seize cents environ, sont avertis qu'ils vont être ramenés à la frontière par des camions anglais et, après avoir reçu un ravitaillement sommaire en pain et conserves, ils sont emportés à vive allure vers l'ouest, en direction de la Belgique.

Cette fois, rien ne pourra plus entraver leur liberté et leur joie : ils sont maintenant les maîtres des lieux. Et d'abord, n'est-ce pas le moment d'apaiser leur faim et de profiter des occasions qui leur sont offertes ?

Les conducteurs des camions s'y prêtent du reste de fort bonne grâce et ils vont contempler d'un air

malicieux et amusé les réquisitions effectuées par nos groupes.

Ils nous ont arrêtés à proximité d'un groupe de fermes et là, pendant près d'une demi-heure, chacun se ravitaille au hasard des circonstances. Tout est de bonne prise : pain, laitage, lapins, volailles et même cochons de lait.

C'est une bien faible réplique à ce que la France a subi pendant l'occupation et pourtant nous avions le droit d'exercer sur cette terre, que nous avons tant maudite, des représailles terribles.

Après trois étapes franchies dans des conditions identiques et sans encombre, nous arrivons à Rheine, à proximité de la frontière des Pays-Bas, après avoir traversé Osnabrück.

Le lendemain, nous gagnons Bruxelles par la voie des airs, voyage rapide et confortable, mais la fatigue des jours précédents ne nous permet pas d'en goûter les agréments. A sept heures, nous atterrissons sur l'aérodrome de la ville, nous vivons alors des minutes inoubliables. Toute une population est là pour nous accueillir et nous prouver sa sympathie et sa reconnaissance.

Elle nous distribue, à profusion, vin, thé, gâteaux, cigarettes et rien n'est plus touchant et réconfortant pour nous que cette démonstration d'un peuple ami, avant de mettre le pied sur la terre de France.

C'est notre dernière grande étape et, cette fois, c'est le train qui va nous ramener à la frontière et nous rendre à la vie de notre chère patrie. Nous faisons notre première halte au centre de rapatrie-

ment de Lille. Nous nous rendons compte par l'ampleur de la réception qui nous est ménagée que nos compatriotes ont voulu nous témoigner ainsi leur affection et leur gratitude au moment où nous reprenons contact avec une France libre. Notre émotion est profonde, mais, pour beaucoup d'entre nous, elle aurait pu être encore plus intense, si notre épuisement n'eût pas été si grand.

La joie de la libération et les fatigues du retour avaient consumé le peu de force et d'énergie qui subsistait en nous et il nous tardait aussi d'être de retour au logis familial.

Auparavant, il fallait passer par la capitale pour que nous soyons de là dirigés sur notre pays d'origine. Paris, à vrai dire, se surpassa pour héberger avec le maximum de confort et de bien-être les différents groupes de déportés, qui affluaient de toutes parts. Et c'était touchant de voir avec quel dévouement et quelle générosité des gens de toutes classes, de toutes conditions, se sont mis à notre disposition.

Pour regagner Dijon, il ne me restait plus qu'à utiliser les trains spéciaux mis à notre disposition. Après avoir prévenu ma femme par télégramme de l'heure de mon arrivée, je débarquai sur le quai de la gare à une heure du matin *le 1er mai 1945.*

Malgré les souffrances causées par ma jambe à peine cicatrisée et rongée par les abcès, je n'attendis pas que l'on m'aidât à descendre du wagon. Je le fis avec difficulté, mais la souffrance m'obligea à m'arrêter et à attendre que ma femme et mes amis viennent me rejoindre. Puis ce furent les douces et

profondes effusions du retour, moment tant désiré et dont je n'avais jamais douté.

Malheureusement, à peine rentré chez moi, il fallut m'aliter. Le typhus se déclare. L'état de ma jambe s'aggrave subitement ; je suis menacé de septicémie. On me prodigua les soins les plus éclairés et les plus dévoués, tant à l'hôpital qu'à mon domicile. A un moment donné, on perd tout espoir de me sauver.

Mais, un beau jour, la fièvre tombe, la douleur disparaît. Je reprends connaissance et mon état s'améliore de jour en jour. Mon corps est tellement squelettique, mes forces si prostrées qu'il faudra de longs mois pour changer la silhouette du rescapé des camps de la mort lente et faire de lui un homme normal.

Néanmoins, le moral reste élevé. Pourquoi en serait-il autrement ? Plusieurs camarades avec lesquels j'étais très lié ont dû, je le sais, payer le même tribut que moi après leur retour et ont accepté cette nouvelle épreuve avec sérénité. Pouvait-il en être autrement de ceux qui avaient eu l'insigne bonheur de conserver la vie ?

Et c'est grâce à cette disposition que nous allons pouvoir nous réadapter à la société.

Dans une lettre qu'un ami, lui aussi rescapé, m'écrivait pendant ma maladie, il traduisait bien dans un passage de celle-ci cet état d'âme qui nous a tous animés après notre premier contact avec la vie normale et il servira de conclusion à ce récit.

« Enfin, qu'importe les souffrances ! Le principal n'était-il pas de revenir, de retrouver son foyer au

complet ? J'ai confiance dans la vie. Les Allemands nous ont « fauché » la plupart des belles choses que nous avions. Mais j'ai déjà réussi à m'installer tant bien que mal. Le moral n'est pas au mauvais temps pour cela. Au beau fixe il était, au beau fixe il restera. »

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 9

PREMIÈRE PARTIE

MON ARRESTATION

I. — Les débuts de la Résistance à Dijon . 13
II. — Un bon coup de filet de la Gestapo . 22
III. — En cellule rue d'Auxonne. La chambre de torture de la rue Docteur-Chaussier 29
IV. — En route pour Compiègne. Une évasion bien combinée 42

DEUXIÈME PARTIE

AU CAMP DE COMPIÈGNE

I. — Le camp et son fonctionnement. . 49
II. — La vie des détenus. 56
III. — Départ pour l'Allemagne. Première vision d'horreur 67

TROISIÈME PARTIE

LE SÉJOUR A BUCHENWALD

I. — Le bagne et les formalités imposées à l'arrivée 77
II. — La journée du bagnard. Départ pour Dora 85

QUATRIÈME PARTIE

L'ENFER DE DORA

I. — Le site. L'usine souterraine et l'organisation du travail 93
II. — Cruelle destinée des kommandos de transports 101
III. — Chef de colonne par intérim. Visions d'horreur 112
IV. — Aménagement d'un camp en plein air et nouvelles conditions de travail et de vie. 121
V. — Activité intense de Dora. Misère des Juifs. Scène de pendaison 132
VI. — Victime de la brutalité nazie . . . 140

CINQUIÈME PARTIE

LIBÉRATION ET RETOUR EN FRANCE

I. — Circonstances dramatiques de notre libération. 147
II. — Retour en Bourgogne par la Belgique et Paris 157

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DARANTIERE A DIJON, LE
TRENTE AVRIL M. CM. XLVIII

Dépôt légal 2e trimestre 1948

Prix : 180 fr.